Aesop's fables.
French. 1735.

Les fables et la vie
d'Ésope, phrigien

A Troyes

[1735?]

BIBLIOGRAPHIC RECORD TARGET
PRESERVATION OFFICE
CLEVELAND PUBLIC LIBRARY

RLG GREAT COLLECTIONS
MICROFILMING PROJECT, PHASE IV
JOHN G. WHITE CHAPBOOK COLLECTION
Master Negative Storage Number: OCl80.03

Control Number: AES-1607
OCLC Number : 31394080
Call Number : W PN970.F7 AESO2x
Author : Aesop's fables. French. 1735.
Title : Les fables et la vie d'Ésope, phrigien / tradutie du grec en françois selon la vérité grec, avec le sens moral.
Imprint : A Troyes : Chez la Veuve de J. Oudot & Jean Oudot Fils, [1735?]
Format : 112 p. : ill. ; 17 cm.
Contents : La vie d'ésope / composée par Planudes le grand -- Le commencement des fables d'ésope, phrigien.
Subject : Aesop.
Subject : Fables, Greek Translations into French.
Subject : Chapbooks, French.
Added Entry : Aesop.

MICROFILMED BY
PRESERVATION RESOURCES (BETHLEHEM, PA)
On behalf of the
Preservation Office, Cleveland Public Library
Cleveland, Ohio, USA
Film Size: 35mm microfilm
Image Placement: IIB
Reduction Ratio: 8:1
Date filming began: 12-20-94
Camera Operator: CS

Celles qui contiennent la [redacted]

[redacted] [redacted] [redacted]

quarante et cinquante et lo[redacted]

21

jeudi Saint Gilles [redacted]

LES FABLES ET LA VIE D'ESOPE PHRIGIEN.

Tradutie du Grec en François ſelon la vérité Grec.

Avec le ſens Moral.



A TROYES,

Chez la Veuve de JACQUES OUDOT, & JEAN OUDOT Fils, Imprimeur & Libraire, ruë du Temple.

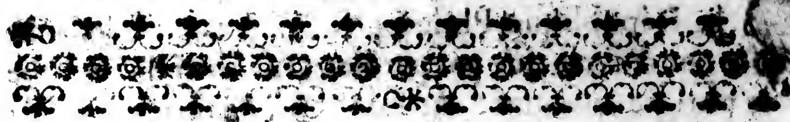
AVEC PERMISSION.

PERMISSION ROYALE.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navare; A nos amez & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maître des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux : leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT, Notre bien amé JEAN OUDOT, Imprimeur & Libraire à Troyes ; nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de Permission, pour l'impression d'un Livre intitulé, *Les Fables d'Esope*, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes, de faire imprimer ledit Livre, en tels volume, forme, marge & caractéres, conjointement où separément & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois Années Consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes : Faisons défenses à tous Imprimeurs, & Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la date d'icelles ; Que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beau caracteres suivant & conformément aux anciens Réglemens de la Librairie, & qu'avant que de l'exposer, &c. Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le 29. Jour du mois de Juin, l'an de grace mil sept cent trente-cinq, & de notre Regne le vingtiéme. *Signé*; Par le Roy en son Conseil. Et plus bas, SAINSON.

Registré sur le Registre IX. *de la Chambre Royale des Imprimeurs & Libraires de Paris*, N°. 121. *Folio* 120. *conformément aux anciens Reglemens, confirmez par celui du* 28. *Février* 1723. *A Paris le trente Juin* 1735.

Signé, P. G. MARTIN, Syndic.



LA VIE D'ESOPE,

ou

COMPOSÉE

PAR PLANUDES LE GRAND.

Plusieurs ont employé leur tems & études à diriger & laisser par écrit aux Successeurs la minure des choses humaines : mais Esope, (comme ainsi soit qu'il eût la parfaite connoissance des enseignemens merveilleux, non sans inspiration divine) semble avoir surmonté plusieurs d'iceux de grande distance, il gagne si bien le cœur des Auditeurs en les enseignant entierement par Fables, & ne déterminant en rien, ne concluant par raison, ni alléguant rien des Histoires selon le tems, le portoit avec son âge ; que ceux qui sont bien garnis de sens & raison auroient honte de penser, ou faire ce que les Oyseaux ou Renards ne voudroient ni faire ni penser, & davantage de ne s'employer aux choses lesquelles on sçait plusieurs bêtes brutes s'être employées sagement en leur tems, entre lesquelles les unes ont échapé plusieurs perils prochains, les autres sont venus à leurs attentes.

Celui-ci donc qui avoit mis en sa fantaisie l'Image

de la République Philosophale, étant philosophe plus par œuvres que par paroles, fut natif d'une Ville de phrigie, nommée Ariminium, & surnommée la grande, mais il fut esclave de condition : parquoi ce que dit Platon de Gorgia me semble très-bien & vrayement dit : volontiers, dit-il, la Nature & la Loi sont contraire entr'elles ; car la Nature avoit donné l'esprit libre à Esope, mais la Loi des hommes avoit mis son corps en servitude : elle n'a pû toutefois par telle façon ni corrompre la liberté de son esprit, ni toutefois lui faire remuer son esprit de sa place, quoiqu'elle lui transportât le corps en divers lieux & affaires.

La description de la forme, corpullance, stature, qualité, difformité & vivacité d'Esprit d'Esope.

OR il a été non-seulement esclave, mais le plus laid de tous les hommes de son tems ; car il avoit la tête aiguë, le nez & le col court, grosses levres, il étoit noir, dont il eût le nom d'Esope ; car Esope veut autant dire d'Ethiopie, le ventre bossu, ayant les pieds tortus, par aventure surmontant en difformité de corps le Thersite d'Homere ; mais le pire de tout ce qui étoit en lui, c'étoit la parole lente, la voix cassée, & avec cela parloit indistinctement, toutes lesquelles choses sembloient avoir été cause de sa servitude : car on se fut étonné, si étant ainsi laid & difforme, il eût pû échaper la condition servile : mais j'avouë quoiqu'il eût le corps ainsi défiguré, toutefois de sa nature il étoit fort ingénieux & fort prompt à toutes sortes d'inventions.

Esope fait connoître son innocence par son industrie, en donnant à connoître à son Seigneur ceux qui avoient mangé les Figues.

SOn Seigneur donc, parce qu'il le pensoit inutil à tout ouvrage domestique, l'envoya labourer aux champs. Or Esope arrivé au lieu, travailloit diligemment: son Seigneur s'avisa un jour d'aller à la Métairie pour aller voir l'œuvre de son nouveau Serviteur; sur ces entrefaites, un Laboureur lui fit présent de belles & grosses figues; le Seigneur prenant grand plaisir en la beauté de ce fruit, les donna à garder à un de ses valets, nommé Agathopus, jusqu'à ce qu'il fut de retour des Etuves, où tout aussitôt qu'Esope fut entré en la maison pour quelques nécessitez, Agathopus ayant trouvé son oportunité commode, donna conseil à ses compagnons: Ça compagnons, dit-il remplissons nos ventres de ces Figues, si nôtre Maître les demande, nous témoignerons nous deux contre Esope, qu'il est entré en la maison & qu'il a mangé les figues secretement, & c'est la verité qu'il est entré en la maison, nous pourrons inventer beaucoup de mensonges; car un seul ne pourra rien contre nous deux, mêmement qu'il n'osera murmurer, parce qu'il n'a point d'approbation: quand il eûrent ainsi conclus, ils commencerent à manger des figues, en les mangeant, ils disoient à chaque morceau, malheur sur toi, malheureux Esope. Après que le Seigneur fut revenu des Etuves, & qu'il eût demandé des Figues, & qu'on lui eût dit qu'Esope les avoit mangées, il commença à se courroucer, & commanda qu'on lui fit venir Esope: quand il fut venu, il lui dit: vien-ça, malheureux homme, m'as-tu estimé si peu que tu sois entré dedans

mon cellier & que tu aye mangé mes Figues, lesquelles j'avois gardées pour moi. Lors le pauvre Esope écoutoit & entendoit; mais à cause qu'il ne pouvoit pas parler à son aise, il ne répondit nullement : quand les accusateurs pressoient & sollicitoient leur Seigneur, & qu'icelui étoit prêt d'être battu, il se jetta aux pieds de son Maître, & le pria qu'il eût un peu de patience. Or après qu'il fut accouru & qu'il eût apporté de l'eau tiéde il a bût, & mettant ses doigts en sa bouche, il vômit seulement l'eau; car il n'avoit encore point mangé ce jour-là; il pria donc les accusateurs qu'ils fissent le semblable, afin qu'on connût celui qui avoit avalé les Figues. C'est pourquoi le Seigneur tout étonné du sens & entendement de son nouveau serviteur, commanda que les deux autres beussent de cette eau tiéde; les galans avoient bien déliberé de boire de l'eau & non pas mettre les doigts en leurs bouches; mais de tourner deça delà à l'entour des machoires; mais à grande peine eûrent-ils bû que cette eau tiéde leur causa le vomissement, & leur fit rendre les Figues sans aucunes contrainte : le Maître voyant devant ses yeux la malicieuse calomnie de ses valets, commanda qu'ils fussent dépoüillez tout nuds & très-bien fouettez; or ils connurent cette sentence avoir été veritablement dite, Qui machine tromperie contre autrui, lui même se forge le mal.

La vendition d'Esope.

CElui qui avoit la charge de la Métairie, lequel avoit nom Zenas, vint pour voir comme les Laboureurs se portoient à leurs ouvrages, il s'avisa qu'ils ne travailloient pas assez diligemment à son gré, il commença à fraper. Esope voyant cela lui dit : Maître, pourquoi frapes-tu sans cause cet hom-

me qui ne t'a point fait de tort, & pour un rien nous charge de coups tous les jours? je raporterai tous ceci à nôtre Seigneur. Zenas oyant dire ceci à Esope s'étonna grandement, & dit en soi même, si Esope commence à parler le premier, ce ne sera pas mon profit, c'est pourquoi je le préviendrai & l'accuserai envers mon Seigneur avant que lui même m'accuse, & avant qu'il me jette hors de sa recette. Incontinaut il se transporta en sa Ville vers son Seigneur, & étant tout troublé, il lui dit: pourquoi es-tu tant troublé? lors Zenas lui dit, il est arrivé une merveilleuse chose en ta maison. Comment, dit le Seigneur, quelqu'arbre a-til produit du fruit avant le tems; où y a-t'il quelques bête qui ait conçû contre nature? Zenas lui dit, non pas; mais Esope qui auparavant étoit muet, maintenant commence à parler; ainsi ne te puisse t'il avenir, dit le Seigneur, qui as estimé cette chose monstrueuse. A quoi Zenas répondit, je suis contant de taire les injures qu'il m'a dites, mais c'est une chose intolérable les outrages qu'il a dit contre toi & les Dieux: lors le Seigneur tout courroucé dit, Zenas je mets Esope en ta puissance, vends-le, donne-le, fais tout ce que tu voudras de lui. Or quand Zenas eut Esope en sa puissance, & qu'il eût raporté le droit qu'il avoit sur lui, Esope lui dit, fais tout ce qu'il te plaira: sur ces entrefaites il passa là un Marchand qui venoit acheter du bétail, & pour cette cause il tournoyoit par le Village & il demanda à Zenas s'il avoit quelque bête à vendre; je n'ai point charge, dit Zenas, de vendre aucune bête, j'ai bien un esclave mâle, le voici, regarde si tu le veux acheter: le Marchand pria qu'on lui vendit la danrée & Zenas fit venir Esope, & quand le Marchand l'eut

vû il commença à rire démésurément : où as-tu pris ce capot ? est-ce un tronc d'arbre ou un homme ? s'il ne parloit il me sembleroit proprement une cruche enflée : pourquoi m'as-tu détourné pour voir ce bel oyseau-ci ? il poursuivit son chemin ; mais Esope le suivoit, disant demeure, Seigneur ; lequel Marchand lui dit, va t'en malotru contrefait ; lors lui répondit, dis-moi, pourquoi ès-tu venu ici ? A quoi, dit le Marchand, pour toi mal bâti, je suis venu pour acheter quelque chose de bon ; mais je n'ai que faire de toi, pource que tu ês du tout inutil, flétri & fané : Esope lui dit : achetes-moi si tu veux, mais crois que je te serai grandement util : en quoi me pourras-tu servir, dit le Marchand, puisque tu est odieux à tout le monde ? Esope dit, n'as-tu point en ta maison des enfans de mauvaise humeur toûjours pleurant ? fais que je sois leur pédagogue, & quand ils pleureront on les menacera de moi comme de la bête : le Marchand en se souriant dit à Zenas, beau vase, combien vaut ce malencontre ? trois oboles, dit Zenas, & quand le Marchand lui paya trois oboles dit, si je n'ai rien dépensé, je n'ai rien acheté aussi. Or quand ils eurent long-tems cheminé & furent venu en sa maison, deux petits enfans qu'on tenoit encore commencerent à crier, & étoient tous étonnés de voir la figure d'Esope : lors Esope dit au Marchand, vois l'accomplissement de ma promesse. Le Marchand, en se souriant entra en sa maison & lui dit, salue tes compagnons : après qu'il fut entré & qu'il eût donné le bon jour à ses compagnons, & les autres se regardant, disoient entre eux : quel malheur est arrivé à nôtre Maître, qu'il a acheté un serviteur si laid & difforme ? mais il semble proprement qu'il l'ait acheté pour servir de bateleur en sa maison.

De la seconde vendition d'Esope.

LE Marchand étant allé à Ephese, vendit plusieurs autres serviteurs avec grand profit; or il ne lui en demeura plus que trois, à sçavoir, le Grammairien, le Chantre & Esope: après qu'un de ses amis lui eut conseillé de naviger jusqu'à Samos, il lui persuada d'y aller; car il sçavoit bien que là il vendroit bien ses Esclaves: quand le Marchand fut arrivé à Samos, il les fit habiller de robes neuves, en cette sortes les mena à la Foire: Mais pour autant qu'en nouvelle façon il ne pouvoit vendre Esope, parce qu'il étoit contrefait de tous côtez, il lui fit une robe d'un sac; l'ayant ainsi réparé le mit au milieu des deux autres, afin que ceux qui le verroient s'étonnassent, disant: d'où vient cette abomination, laquelle obscurcit ainsi les autres? Or combien que Esope fut mocqué de plusieurs, il les regardoit fierement & assurément: en ce tems-là Xantus le Philosophe habitoit en Samos, lequel sur ces entrefaites survint au marché, & voyant ces deux garçons bien habillez & Esope étant au milieu d'eux s'émerveilla de l'invention du Marchand; car il avoit mis le laid au milieu, afin que par la remontrance de celui qui étoit difforme, les deux autres jeunes garçons semblassent plus beaux qu'ils n'étoient, & approchant de plus près il demanda au Chantre de quel pays il étoit, lequel lui répondit qu'il étoit Cappadotien: lors Xantus dit, que sçais-tu donc faire? le Chantre lui dit, toutes choses: alors Esope commença à rire. Or les Disciples qui étoient avec Xantus, quand ils le virent rire & montrer ses dents, ils penserent

incontinant que ce fut un monstre; l'un d'entr'eux dit, certes il est rompu, il a des dents, l'autre disoit qu'il n'avoit point ry, mais qu'il étoit ainsi refrogné, & quand aucun vouloit sçavoir pourquoi il avoit ry, un s'aprochant dit à Esope : pourquoi as-tu ry ? Esope répondit : recules-toi d'ici, brebis de mer; l'autre tout confus pour cette parole, se retira promptement : puis aprés Xantus demanda au Marchand de quel prix étoit le Chantre ; lequel quand il eut entendu qu'il lui coûteroit mille oboles, lequel étonné d'un si grand prix s'en fut à l'autre ; mais aprés que ce Philosophe l'eût interrogé de quel pays il étoit & qu'il eut entendu qu'il étoit de Lydie, & qu'il lui eû encore demandé, que sçais-tu faire ? & que l'autre lui eût semblablement répondu toutes choses : Esope de rechef se prit à rire. Alors l'un des Ecoliers voulut sçavoir pourquoi il rioit ainsi à tous propos ? auquel un de ses compagnons dit : si tu veux aussi être apellé Bouc marin, va le interroger. Or Xantus demanda derechef au Marchand de quel prix étoit ce Grammairien : il te coûtera trois mille oboles, dit le Marchand ; le Philosophe fut fâché d'un si grand prix, c'est pourquoi laissant la le Marchand il s'en alloit : ses Ecoliers lui demanderent si ces serviteurs ne lui venoient point à plaisir ; oüi bien, dit-il, mais je n'ai pas déliberé d'acheter serviteurs tant précieux : l'un d'entr'eux lui dit : puisqu'ainsi est il n'y a nulle Loi qui deffende d'acheter le difforme : car aussi-bien servira-t'il comme le formé, & davantage, nous poserons son prix ; à quoi répondit Xantus, ce seroit une moquerie que vous payassiez le prix, & que j'achetasse la marchandise, avec cela ma femme qui desire être propre

& nette ne prendroit à gré le service d'un serviteur si laid & mal propre; & les Ecoliers lui dirent, la sentence est toûjours manifeste & évidente, qu'elle dit qu'on ne doit obeïr à sa femme: le Philosophe dit essayons premierement s'il fait quelque chose, afin que l'argent ne soit pas perdu s'aprochant donc d'Esope, bien te soit, dit il, rejoüis-toi: Esope dit, comment? étois je marri? & Xantus dit, je te saluë, je ne te saluë pas, dit Esope: lors le Philosophe avec ses Disciples étonnez de cette soudaine réponse, lui demanda, qui ès-tu? je suis noir, dit Esope, Xantus dit, je ne te demande pas cela, mais je demande d'où tu ès né; du ventre de ma mere, dit Esope; Xantus dit, je ne dis pas cela, mais en quel lieu tu nâquit: ma mere dit Esope, ne m'a pas déclaré si ce fût en un lieu haut ou bas: le Philosophe lui demanda, mais que sçai tu faire? rien, dit Esope. Comment, dit Xantus, pource que mes compagnons ont dit sçavoir tout faire, ils ne m'ont rien laissé de reste: les Ecoliers prenant grand plaisir à ceci, dirent, il a bien répondu, car il n'y a nul homme qui sçache toute chose, & pour cette cause il a ry. Derechef Xantus lui demanda, veux-tu que je t'achette? Esope lui dit, tu n'as que faire de mon conseil en ceci, fait lequel te semblera le meilleur, ou de m'acheter ou non, nul ne fait rien par force, en ceci agit ta volonté, que si tu veux ouvrir la porte de ta bourse compte argent, sinon ne brocarde plus. Alors les Ecoliers dirent entr'eux, par les Dieux il a vaincu nôtre Maître. Puis après Xantus lui dit: quand je t'aurai acheté tu voudras t'en-fuir. Esope riant répondit si je veux m'enfuir je ne te demanderai pas conseil, comme tantôt tu n'avois que faire du mien, & Xantus dit, tu dis bien, mais tu est laid,

à quoi répondit Esope : O philosophe, il faut considerer l'esprit & non la face. Lors Xantus vint au Marchand & lui dit : combien veux-tu de celui-ci ? le Marchand répondit : achetes l'un de ceux-ci & tu auras celui ci par-dessus : & Xantus dit, je n'en veux point d'autre que celui-ci. Alors le Marchand dit : prends-le pour soixante oboles : alors les Ecoliers délivrerent incontinent les deniers, & Xantus en fut le Seigneur. Les Peagers aprés avoir sçû cette vente, étoient-là présens tous courroucés, demandant qui étoit le vendeur, & qui étoit l'acheteur : mais quoiqu'un chacun eût honte de se déclarer pour la petitesse du prix, Esope étant au milieu d'eux s'écria, c'est moi qui a été vendu, celui-ci est l'acheteur & celui-là le vendeur : que si tous deux se taisent, je demeurai affranchi : les Peagers furent bien aises & demanderent peages à Xantus, puis s'en allerent.

Xantus fit present d'Esope à sa Femme.

ESope donc suivoit Xantus allant en sa maison, il arriva qu'en la grande chaleur du jour, Xantus retiroit sa robe & pissoit en marchant, ce que voyant Esope, lui prenant sa robe par derriere, le tira à soi, & lui dit : vends-moi tout incontinent, où je m'enfuirai : & Xantus demanda, pourquoi cela ? Parce que, dit-il, je ne pourrai jamais servir un tel Maître ; car si toi qui est mon Maître & qui ne craint personne, ne donne point de relâche à ta nature, mais pisse en allant : s'il arrive que moi qui est serviteur, je sois envoyé à quelque affaire, & qu'en cheminant la nature me contraigne à chose semblable il me sera du tout forcé de tomber en marchant. A lors Xantus dit : ceci te trouble-t'il ? pour éviter trois

maux je pisse en allant: quel maux, dit Esope! si je me fusse arrêté le Soleil m'eut brûlé la tête, puis la terre échauffée m'eût brûlé les pieds, & avec ce, la senteur de l'eurine m'eut brûlé le cerveau: & Esope lui dit, je suis contant de ta réponse. Or après qu'ils furent arrivé en la maison. Xantus commanda à Esope qu'il s'arrêta à l'entrée, parce qu'il sçavoit que sa femme étoit mignone & propre, & pourtant ne sçavoit-il pas si tout incontinant il le présenteroit à sa femme; avant que de parler à nul autre entra en sa maison, & lui dit ainsi: Dame, tu ne me reprocheras plus le service que me font les chambrieres; car je t'ai achetai un cômpagnon, un en qui tu verras une beauté excellente, & tel que jamais tu ne vis, lequel est ici devant ta porte: les Servantes pensant être vrai ce que leur Maître avoit dit, elles se débattoient entr'elles grandement à qui seroit l'épouse de ce nouveau serviteur. Cependant la femme de Xantus commanda qu'on apelle le galant, & qu'on le fit entrer dedans: lors une des Chambrieres accourut plûtôt que les autres, estimant que telle charge tenoit déja des arres de son mariage, apella le nouveau serviteur, & quand l'autre lui eût dit, me voici: c'est moi, la servante toute étonnée lui demande est-ce vous qu'on apelle Esope? Oüi, certes, la chambriere lui dit, tout beau, mon ami, n'entre point en la maison si tu me crois, autrement ils s'enfuiront tous: plusieurs autres sortirent, le regardant lui dirent, que ton visage premierement soit coupé & puis tu entreras; mais ne t'aproche point de moi; après qu'il fut entré il s'arrêta devant sa Maîtresse, mais quand elle le vit tourna sa face arriere de lui, disant à son mari, d'où m'as tu amené ce monstre? ôtes-le de devant moi: & Xantus

dit, contentes-toi Dame, & ne te mocques point de mon nouveau serviteur; elle dit, il semble que tu m'aye en dédain & que tu veux avoir une autre femme, & par aventure que tu m'as aporté cette belle tête de chien, afin que je me fâche de son service & que je m'en aille, pource donnés-moi mon doüaire & l'argent de mon mariage, & après je m'en irai. Alors Xantus reprenoit Esope de ce qu'au long du chemin il lui avoit tant parlé facecieusement de son vivre & maintenant il ne répondit rien à sa femme. A quoi Esope répondit, jettez-la en un gouffre. Xantus dit: tais-toi méchant, ne sçais-tu pas que je l'aime comme moi-même? Esope dit, aime tu ta femme? & l'autre dit, pourquoi-non? méchant pleutre, je l'aime vraiement & l'aime bien. Lors Esope frapant du pied, cria hautement: Xantus se laisse gouverner à sa femme, & se tournant devers sa Maîtresse, lui dit: Dame, voudrois-tu que ton Philosophe t'eût acheté un jeune serviteur de bonne contenance & de fort bonne garce pour te contempler nuë en ton bain, & pour se laver avec toi au déshonneur de ton Philosophe? O Euripide, je voudrois avoir une bouche d'or pour dire ceci: Grand est l'impétuosité des vagues marines. Grande est celle des fleuves, merveilleuse est l'ardeur du fer chaud. C'est une chose dure à suporter que la pauvreté. Il y a bien d'autre choses infinies, lesquelles sont difficiles, toutefois il n'y a rien de si fâcheux qu'une femme mauvaise: Mais toi, Madame qui est femme d'un Philosophe, ne desire point du service de tels serviteurs mignons & plaisans, de peur que tu ne fasse tort à ton mari. La Femme oyant ceci, & ne pouvant rien contredire: mon mari, dit-elle, où as-tu péché ce babillard de malotru & contrefait

Il semble être plaisant & facecieux. Je ferai donc mon apointement avec lui ; Lors Xantus dit : Esope, ta Maîtresse veut être remise en grace avec toi : Esope parlant par feintise dit : C'est grande chose que d'apaiser une femme. Et Xantus lui dit : tais tois desormais, car je t'ai achetai pour servir & non pour contredire.

Xantus voulant tromper Esope, lui même fut déçu.

UN jour Esope en fouillant dedans un pot, il ne trouva que trois pieds de porc, & par la connut qu'on lui avoit fait tromperie & courant à l'étable, il coupa l'un des pieds à un Pourceau qu'on engraissoit, & aprés qu'il l'eût bien lavé & accoûtré il le mit dedans le pot avec les autres pour le faire cuire. Or Xantus craignant qu'Esope ne s'enfuit aprés qu'il auroit aperçû le larcin de l'un des pieds le remit derechef dedans le pot. Et quand Esope vuida les pieds au plat. Xantus qui en vit cinq rit : Qu'est-ce là, dit Esope ? combien de pieds ont deux Pourceaux ? huit dit Xantus; & Esope dit, il y en a donc ici cinq, & le Porc que l'on engraisse là en a trois. Xantus bien marri dit à ses amis, ne vous avois-je pas prédit que ce malheureux homme me feroit enrager ! Lors Esope dit, Seigneur, ne sçais-tu pas qu'on ne peut inserer qu'il y ait erreur selon la somme raisonnable en ajoûtant & diminuant de la quantité ? Xantus donc ne trouvant nulle honnête occasion pour battre Esope s'apaisa.

Du présent à la bien-aimée de Xantus.

LE lendemain l'un des Ecoliers aprêta un bon Banquet somptueux, auquel il invita Xantus &

les autres Disciples, en dînant Xantus choisit des viandes les plus exquises & délicates, & les donna à Esope qui étoit auprès de lui. Va t'en, dit-il, & porte ces viandes à ma bien-aimée. Or Esope s'en allant pensoit en soi-même: j'ai maintenant trouvé l'opportunité pour me vanger de ma Maîtresse; pource que quand je vins nouvellement, elle me brocardoit. On verra donc si elle aime mon Maître.

Mais si-tôt qu'il fut entré en la maison il appelle la Maîtresse & mit devant elle les viandes, qu'il apportoit, disant: Madame, mon Maître envoye tout ceci, & non pas à toi, mais à sa bien aimée, & ayant appellé & semond sa chienne, disant: Tiens, mignone, viens m'a petite mignone, mange, car mon Maître m'a commandé que je te donnassent tout ceci: il lui donna toute la viande morceau à morceau. Cela fait il retourna vers son Maître; lequel lui demanda s'il avoit tout donné à sa bien-aimée, Tout, dit Esope, elle a tout mangé en ma présence: Xantus lui demanda derechef; Qu'à-t'elle dit en mangeant? elle te remercioit. Mais la femme de Xantus toute troublée de ceci, de voir que son mari aimoit mieux une chienne que sa propre femme, entra dans sa chambre & pleuroit, disant que jamais il n'auroit sa compagnie.

Or après qu'un chacun eût bien bû, & qu'on eut proposé beaucoup de questions d'un côté & d'autre, l'un d'entr'eux demanda, quand sera-ce qu'il y aura grand trouble & dissention entre les hommes? Esope étant auprès de lui: dit, Quand les morts ressusciteront, lors ils demanderont ce qu'il possedoient en ce monde: les Ecoliers commencerent à rire.

Et un autre proposa cette question: pourquoi est-

ce

ce que la Brebis que l'on mene à la boucherie ne crie point ; & le pourceau grogne incessamment ? pource, dit Esope, qu'on a accoûtumé de tirer le lait à la Brebis, & de lui tondre la laine, nonobstant elle ne laisse pas de suivre paisiblement. Pourquoi aussi quand on la pend par les pieds, quelque fer qu'elle voye, elle ne soupçonne rien de mal ; mais lui semble qu'elle y est accoûtumée. Quand à la truye elle n'est ni tirée, ni tonduë, & on n'a point accoûtumé de la traîter, ou choses semblables ; mais sçachant qu'elle n'a rien de bon sur soi que la chair, à bon droit elle se plaint & crie. Ces choses dites, les Disciples se prirent encore à rire, en le loüant grandement. Aprés avoir diné, Xantus retourna en sa maison, & commença à deviser avec sa femme selon qui avoit de coûtume. Sa femme le dédaignant, lui dit : ne t'aproche point de moi, donne-moi mon doüaire, afin que je m'en aille, car je ne demeurerai plus avec toi. Va flater & faire chere à ta chienne, à qui tu as envoyé la viande. Alors Xantus tout étonné dit. Esope m'a fait encore quelque encombrier, & dit à sa femme: Dame, je ne mentirai point : à qui ai-je envoyé la viande, sinon à toi ? non par le Dieu Jupiter, tu ne me l'as point envoyé, dit-elle, mais à ta chienne : Xantus appellant Esope, lui dit : à qui as-tu presenté ce que je t'avois donné ? Esope dit ; à ta bien aimée ; & Xantus demanda à sa Femme, n'as-tu rien reçû ? rien dit-elle ; & Esope dit : à qui m'as-tu commandé, Maître, de faire le present ? à ma bien-aimée, dit Xantus ; & Esope ayant fait venir la chienne, celle-ci, dit-il, est ta bien aimée ; car ta Femme jaçoit qu'elle te soit bonne amie, toutefois elle se fache de la moindre chose que tu

soit-elle contredit, elle dit des injures, elle s'en va: mais frape ta chienne & la chasse tant que tu voudras, elle ne s'en ira pourtant pas, ainsi elle mettra en oubli toutes les injures & menaces, tout incontinent elle applaudit, & se jouë de la queuë à son Maître: Il falloit donc, ô Seigneur, que tu me dise, porte ceci à ma Femme & non pas à ma bien-aimée. Lors Xantus dit à sa Femme: Dame, ne vois-tu pas que ce n'est point ma faute; mais de celui qui a apporté les viandes? Ayez donc patience & je trouverai occasion pour la battre. Or elle ne le crut point; mais s'en alla chez ses parens; parquoi Esope dit à Xantus: Maître, ne t'avois-je pas bien dit que ta chienne t'aimoit mieux que ta Maîtresse.

Esope par son invention fait retourner sa Maîtresse.

Quelques jours aprés Xantus voyant le courroux immobile de sa Femme, & qu'il ne pouvoit faire son appointement avec elle, lui envoya aucuns de ses alliez pour la faire retourner en sa maison; elle n'en vouloit rien faire; c'est pourquoi le Maître d'Esope en étoit bien fâché. Ce qu'apercevant Esope s'adresse à son Maître, & lui dit: ne te tourmente pas, Seigneur; car je te la ferai demain revenir de son bon gré & bien-tôt. Cela dit, Esope ayant reçû de l'argent de son Maître, fut au marché, & aprés qu'il eut fait provision de Gelines, Oyes & Lapins, Beccasses & autres friandises pour faire un Banquet; s'en retournant il s'en alloit par les maisons, & il alla passer pardevant la maison du Pere de sa Maîtresse, & quand il apercevoit quelqu'un de dedans, il demandoit si ceux de la maison n'avoient rien pour faire nôces, & qu'il lui vendent qu'il en a à faire; c'est le Philosophe Xantus, dit Esope; car

demain il doit épouser femme. Le Valet entendant les nouvelles monta en haut, & conta à la Femme de Xantus ce que l'autre lui avoit dit: Incontinent & sans delai elle courut à son mari, & commença à crier contre lui, disant entr'autres choses: Tant que je vivrai, Xantus, tu ne pourras te marier à un autre: & par ce moyen elle demeura en la maison par l'invention d'Esope tout ainsi que par son moyen elle s'en étoit allée.

De quelles viandes Esope traitoit les Hôtes de Xantus.

DErechef quelques tems aprés, Xantus convia ses Disciples à souper, & commanda à Esope, qu'il allât chercher tout ce qu'il trouveroit de bon & d'excellent: il s'en alla, & en chemin il disoit en soi-même: Je montrerai à mon Maître comme il ne faut point commander si sottement. Aprés donc qu'il eut acheté bien des langues de Pourceau, & qu'il les eut bien appareillées pour les Hôtes, il donna à chacun des Disciples Philosophes la langue rôtie avec la sauce, parce que la langue sert à bien parler. Esope servit encore des langues bouillies, & combien qu'ils demandassent d'autres mets & viandes, toutefois il ne servoit que des langues. Et les Disciples fâchez d'une même viande tant de fois servie, jusqu'à quand, disoient-ils, cesseras-tu d'apporter des langues? car mangeant tous les jours des langues nous avons écorché les nôtres: Xantus tout courroucé, lui dit: n'as-tu autre chose, Esope? non certes, dit Esope. Xantus lui dit: Ne t'avois je pas commandé, vilain babouin, que tu achetasses tout ce que tu trouverois de bien excellent? Je te remercie grandement, répondit Esope, de ce qu'en la presence de ces Philosophes tu me reprends; car qu'y a-t-il au monde

vie ce meilleur & de plus excellent que la langue; car toute doctrine & toute Philosophie est montrée & enseignée par icelle; & par icelle nous donnons, & recevons, & par icelle on demande les causes qui saluënt l'un l'autre, on prie; par icelle fleurit l'éloquence, par icelle on accomplit le mariage, on bâtit les Citez, par icelle les hommes sont gardez: bref, par icelle toute notre vie consiste, parquoi il n'y a rien de meilleur que la langue. A cette cause les Disciples dirent qu'Esope avoit bien dit, donnant le tort à Xantus, puis s'en allerent.

Le second service des Langues.

ET le lendemain les Disciples blâmoient derechef Xantus, & il répondit; que cela n'avoit été fait de son consentement; mais par la malice de ce méchant serviteur: mais il changera aujourd'hui de souper, & moi même je lui parlerai en votre presence. Xantus appella donc son serviteur & lui commanda d'acheter toutes choses mauvaises & de nulle valeur, disant que les Disciples devoient venir souper avec lui.

Esope alla au marché, & sans rien changer, derechef il acheta des langues, & après qu'il les eut apprêtées les servit à la table devant eux. Alors les Disciples murmuroient entr'eux & disoient, voici encore des langues de Pourceaux, & incontinent après il apporta encore d'autres langues, & d'autres encore.

Or Xantus ne comprenant point ceci, dit. Penses-tu méchant, que je t'eussent dit derechef que tu achetassent toutes choses bonnes & excellentes? mais qui plus est, ne t'avois-je pas dit & commandé que tu achetassent tout ce que tu trouverois de mauvais & de nulle valeur? Esope répondit: qu'y a-t'il de pire

& si mauvais que la langue ? les Villes ne sont-elles pas détruites par icelle, les mensonges, maledictions, parjures, ne sont-ils pas commis par icelle ? Les Nobles & les Magistrats, les Seigneurs & les Royaumes, ne sont-ils pas rompus & renversez par icelle ? bref, toute notre vie n'est-elle pas remplie d'erreurs infinies par icelle ?

Après qu'Esope eut dit ceci, l'un des assistans dit à Xantus, certainement, si tù ne te garde, il te fera enrager, car tel son esprit, telle est sa corpulance ; & Esope lui dit, tu me semble un homme de mauvaise sorte qui veut irriter le Maître contre le Serviteur.

La réponse aux superfluitez de nature.

UN jour Xantus retournant des lieux privez demandoit à Esope, pourquoi est-ce que les hommes regardent leur ordure après qu'ils ont purgé leur ventre ? Esope répondit : au tems passé il y avoit un homme, vivant délicieusement, demeuroit un longtems aux retraits & y prenoit grand plaisir, de sorte qu'étant trop longuement assis, il jetta dehors ses entrailles, & depuis ce tems-là tous les autres en ont peur, & pour cette cause ils regardent l'ordure de leur ventre, afin qu'ils ne tombent en tel inconvenient : mais quand à toi, mon Maitre, ne craint point de perdre ton cœur ; car tu n'en as point. Un jour entr'autres, Xantus faisoit un banquet, & étant assis avec d'autres Philosophes, & après qu'un chacun eut assez bien bû, proposoit plusieurs questions, & Xantus commençoit à se troubler, parquoi Esope étant auprès de lui, dit : mon Maitre, Bachus a trois attrempement ; le premier est de volupté, le second d'yvrognerie, & le troiséme est de paroles outrageuses, vous donc, qui avez déja assez bû &

étoit seul joyeux, consentez-vous, & ne touchez plus au reste.

Alors Xantus étant yvre, lui dit tais-toi, va porter ton conseil aux enfans, & Esope lui dit, tu seras donc tué en enfer. Or un des Disciples voyant que Xantus étoit à demi yvre, & afin que je dise tout il avoit perdu l'entendement: Maître, dit-il, aucun peut-il boire la mer? il dit oüi; & son Disciple lui dit: Que si tu ne le peux, en quelle amande veux-tu être condamné? Lors Xantus dit, je gage toute ma maison, & cependant ils mirent leurs anneaux pour gages pour confirmer leurs pactes, & puis s'en allerent. Le lendemain matin quand Xantus fut éveillé, qu'il eut lavé sa face, il ne trouva point son anneau en son doigt en se lavant, il demanda à Esope s'il ne l'avoit point vû: Esope répondit, je ne sçai ce que tu en as fait; mais je sçai bien que tu n'as plus de droit en ta maison. Lors Xantus demanda pourquoi, parceque, dit Esope, tu étois hier yvre, tu fis accord de boire la mer, en cet accord tu as mis ton anneau pour gage. Et Xantus dit: quelle chose ai-je en ma puissance plus grande que la foi: Maintenant je te prie que si tu as quelque connoissance, quelque prudence, quelque assistance tu ne veuille assister & aider, afin que je puisse accomplir ma promesse, & dissoudre mes pactes. Esope répondit, il est impossible certes, que tu accomplisse ta promesse; mais je ferai que tu pourras dissoudre tes pactes. Quand vous serez aujourd'hui assemblés, ne fais aucun semblant d'avoir peur, mais dis hardiment en sobrieté ce que tu es convenu étant yvre. Commande donc qu'on te dresse une table au rivage de la mer, & qu'il y ait deux garçons tout prêts pour te verser à boire l'eau

de la mer. Et quand tu verras que tout le peuple sera assemblé pour voir ce beau spectacle, aprés que tu seras assis, commande qu'on t'emplisse une tasse d'eau, l'ayant prise dit tout haut, afin que tout l'entendent Quelles sont nos conditions? & celui qui a les gages te répondra que tu as accordé de boire toute la mer; T'adressant donc à tout le peuple, diras ainsi; hommes de Samos, vous sçavez que plusieurs fleuves entrent en la mer, or j'ai seulement accordé de boire la mer, & non pas les rivieres qui entrent dedans. Que cet Ecolier fasse donc arrêter les eaux des rivieres premierement & puis je boirai la mer. Lors l'Ecolier se jettant aux pieds de Xantus confessa être vaincu, & pria que ses gages fussent rendu, ce que fit Xantus à la requête du peuple.

Esope découvrant les fesses de sa Maîtresse.

QUelque tems aprés, Xantus donna charge à Esope, de lui aprêter un Banquet; car disoit-il, mes Disciples doivent venir souper avec moi, Esope alla au marché, & aporta de toutes bonnes viandes nécessaires pour un banquet, & aporta en la salle tout son apareil, il trouva la Dame sur un lit qui dormoit, & lui dit; Madame, vous garderez s'il vous plaît que les chiens ne touchent à ces viandes, & qu'ils ne les mangent; car il me faut retourner à la Cuisine pour pourvoir au demeurant; va dit-elle, où tu voudras, & ne te soucie de tes viandes; car mes fesses ont des yeux. Aprés qu'Esope eut aprêté toutes les viandes, il les aporta vîtement en la salle où sa Maîtresse dormoit encore les fesses tournées devers la table, & parce qu'elle lui avoit dit que ses fesses avoient des yeux, il la découvrit par derriere & la laissa dormir. Xantus survint avec ses Ecoliers

voyant ce beau ménage, dit à Esope : paillard, qu'est-ce ci ? Esope répondit : Seigneur, quand j'ai mis les viandes sur la table, j'ai dit à Madame, qu'elle gardât que les chiens ne les mangeassent & elle m'a dit que ses fesses avoient des yeux, & parce qu'elle dormoit, je les lui ai laissées découvertes. Xantus lui dit : banni, je te pardonne pour l'amour de mes amis.

Esope ne laisse entrer qu'une personne de tous ceux qui étoient invitez.

UN peu de tems après Xantus convia à dîner les Philosophes & Recteurs, & commanda à Esope de se tenir à sa porte, & qu'il ne laissât entrer homme quelconque qui ne fût sçavant, mais seulement les Philosophes & gens doctes. Or à l'heure du dîner Esope étant assis dans la maison auprès de la porte, l'un des invitez heurta à la porte : Esope lui demanda : que remue le chien ? l'autre s'en retourna tout courroucé, il en survint un entre les autres, qui frapa à la porte : Esope lui demanda, que remue le chien ? l'autre répondit, la queuë & les oreilles ; Esope jugeant qu'il avoit très-bien répondu, le mena à son Maître & dit : Monseigneur, il n'est point venu de Philosophes à ton Banquet que celui-ci : Xantus fut bien marri, pensant être déçû de ceux qu'il avoit invité ; le lendemain après que ses Ecoliers furent venus aux Ecoles, ils le blâmoient, disant : il semblent avis que tu nous voulussent dépriser, craignant que nous n'allassions chez-toi : tu avois mis à la porte cet infecte Esope pour nous injurier & appeller chiens, & Xantus dit : est-ce songe ce que vous me dites, ou choses vaines ; si nous ne dormions dirent-ils, c'est verité ; incontinent il apella Esope, & tout courroucé lui demanda pourquoi il avoit chassé ses amis avec honte

infamie? Esope lui dit ; Maître, ne m'avois-tu pas commandé que je ne laissas point venir d'ignorans & lourdauts à ton banquet ; mais seulement les Philosophes & gens sçavans, lors Xantus lui dit & ceux-ci quel gens sont ils? ne sont ils pas sçavans? aussement, dit Esope, car quand ils heurtoient à la porte & que je leur demandois, que remuë le chien, il n'y en avoit pas un qui entendit ma demande : puis donc qu'il me sembloient être tous bêtes, je n'en laissai entrer pas un que celui ci, lequel m'a sagement répondu : quand ils oüirent ainsi parler Esope, ils dirent tous qu'il avoit bien parlé.

L'affranchissement d'Esope.

EN ce tems là il arriva une telle chose en la Ville de Samos. Lors que publiquement on celebroit quelque Fête, un Aigle vola tout soudain, & arrachant l'anneau public, le jetta au sein d'un serf : Pourquoi les Samiens, tous étonnez & contristez de cette mal aventure, s'assemblerent tous en un lieu, & prierent Xantus, parce qu'il étoit le premier de la Ville, & avec ce Philosophe, qu'il leur manifestât le jugement de ce terrible signe. Mais Xantus doutant entierement, demanda terme pour y répondre, étant donc de retour en sa maison, il songeoit & étoit merveilleusement triste & plongé de chagrin, parce qu'il ne pouvoit trouver l'explication du jugement sur cela : or Esope voyant la tristesse de son Maître vint à lui & lui dit : Pourquoi, Seigneur, preserve-tu si long-tems en facherie? ne me celle rien, chasse cette mélancolie dehors, donne-moi la charge de faire ce que tu as à faire : quand tu seras demain venu en la place publique, dit aux Habitans : Messieurs, je n'ai point apris de déclarer les choses à venir, ni deviner

les mal-aventures; mais j'ai un rustre en ma maison qui fait beaucoup de choses, il vous resoudra votre question : Or mon Maître, si je viens à bout de cette résolution, l'honneur en sera tien; qui as en ton service un tel valet, si non le déshonneur en sera à moi seul: Xantus donc le croyant, se trouva le lendemain à la maison de Ville, & étant au milieu de l'Assemblée, selon le conseil d'Esope, il parla aux Assistans, pourquoi ils le prierent incontinent qu'il fit venir Esope, & quand il fut venu, il se tenoit debout au milieu d'eux.

Les Samiens regardant sa phisionomie, se mocquoient de lui, & disoient : ce bel homme pourra-t'il expliquer les signes ? que pouvons nous jamais avoir de bon de ce contrefait ? en telle sorte se mocquoient-ils; mais Esope étendent la main, & ayant impétré silence, dit : Hommes Samiens, pourquoi vous mocquer de ce que je suis contrefait ? il ne faut point regarder la phisionomie d'un homme; mais son esprit; car très-souvent la nature a mis une laide figure & un bon entendement. Considerez-vous la forme exterieure des bouteilles ? n'avez-vous pas égard au goût interieur du vin ? Quand tout le peuple oüit ce que disoit Esope. Il lui dirent : Esope, si tu nous peux aider dis nous-le. Il parla donc ainsi hardiment: Messieurs, pource que fortune, laquelle amene dissention, propose un prix de gloire au Seigneur & à son serf, si le serviteur est moindre que le Seigneur, il sera très-bien battu, & que s'il est trouvé plus excellent, néanmoins il ne laissera d'être bien frotté aussi, parquoi le Seigneur a toûjours victoire, soit à droit ou à tort, & le serviteur est toûjours foulé. Si vous me faisiez donner la liberté, & me permettiez de vous

parler je vous déclarerai hardiment ce que vous demandez. Lors le Peuple tout d'un accord crioit à Xantus : donne la liberté à Esope, obéït aux Samiens. Fais bien à la Cité ; mais Xantus n'y vouloit point accorder : pourquoi le Préteur lui dit : Xantus, s'il ne te plaît d'obéïr au peuple, dès maintenant j'affranchirai Esope, & lors il sera pareil à toi.

Alors Xantus lui donna la liberté : la Trompette de la Ville publia que le Philosophe Xantus donnoit la liberté d'Esope aux Samiens. Et à cet heure la parole d'Esope sortit à son effet, quand il dit à Xantus, malgré toi tu m'affranchiras ; Esope donc affranchi étant au milieu du peuple dit, Messieurs de Samos, l'Aigle comme vous sçavez, est le Roi des Oiseaux : Or pource qu'ayent ravi l'anneau de l'Empereur, il l'a laissé tomber au sein d'un serviteur, cela veut signifier qu'il y a un des Rois qui est maintenant vivant, qui veut rediger votre liberté en servitude, & casser & annuller vos loix établies en forme. Ceci entendu les Samiens se sont fort contristez. Or un peu de tems après, ils reçûrent lettres de Cresus Roi des Lidiens, par lesquelles il leur commandoit, que tous les ans ils lui payassent tribut, & que si ils ne lui vouloient obéïr ils s'attendissent d'avoir guerre ; parquoi ils consultoient entr'eux ; car ils craignoient d'être sujets à Cresus. Toutefois pensoient être chose utile & profitable de demander conseil à Esope, ce qu'ils firent. Esope donc leur dit : Quand les principaux d'entre-vous auront donné sentence, qu'il faudra payer tribut au Roi Cresus, vous n'aurez plus besoin de mon conseil : je vous ferai récit par lequel vous sçaurez ce qui vous est bon de faire. Fortune nous montre en cette vie deux moyens, l'un de liberté, le

c mm ndement duquel est difficile à atteindre : mais l'..due en est belle & l'autre pleine de servitude ; le commandement duquel est facile & accessif, la fin laborieuse & facheuse. Ceci oüit, les Samiens commencerent à crier : comme ainsi soit que nous soyons francs & libres ; nous ne voulons point être serviteurs pour néant. Parquoi ils renvoyerent l'Ambassadeur sans accord de paix. Ce qu'ayant entendu Cresus, il délibera de faire guerre aux Samiens tant qu'Esope seroit avec eux ; & qu'ils agiroient par son conseil. Or tu sera bien mieux, ô Roi si tu leur envoye Ambassadeur, & leur demande Esope, leur promettant que tu les recompenseras en d'autres choses & que tu leur donneras relâche de ce que tu leur demande. Lors par aventure tu les pourras surmonter. Cresus croyant, envoya un Ambassadeur par lequel il leur demandoit Esope. Ce qu'ayant entendu, Esope vint au milieu de l'Assemblée, & leur dit : Habitans de Samos, je ne m'estime pas peu de chose, certes, que je puis servir auprès du Roi Cresus : mais je vous veux raconter une Fable : aux tems que les bêtes parloient, les loups menerent une guerre contre les brébis. Or les chiens étoient du côté des brébis & chassoient les loups ; leur envoyerent des Ambassadeurs & leur manderent, que si elles vouloient vivre en paix & ôter tout soupçon de guerre, elle leur envoyassent les chiens ; les brébis facilement induites à cette sotise donnerent leurs chiens, & facilement tuerent les brébis. Les Samiens donc entendant le fond de la Fable, conclurent entr'eux de tenir Esope ; mais il ne voulut point : ainsi il descendit avec l'Ambassadeur & s'en allerent au Roi Cresus.

Du département d'Esope & de son arrivée en Lidie.

OR ils arriverent en Lidie, le Roi voyant ce beau tronc devant soi, se courrouça, disant : voyés comme ce petit homme m'a empeché de subjuguer une si grande Isle. Lors Esope dit : Roi très puissant, je ne suis point venu vers toi par force, mais de mon bon gré. Je te prie, permets un peu que parle à toi : il étoit une Cigalle, & quand on voulut la tuer, la Cigalle dit ne me tuë point, car je ne t'ai fait aucun tort en chose que ce soit, mais seulement je rend un bon plaisir de mes aîles déliés, donnant joüissances aux passans. Tu ne trouveras donc rien en moi que le chant. Ceci dit, l'homme lui donna congé ; moi aussi, ô Roi magnanime, je ne puis atteindre plus haut qu'à tes pieds. Ne me tuë point sans cause ; car je ne peux faire dommage à autrui ; mais en ce laid corps je parle franchement. Le Roi entendant parler Esope, non seulement s'émerveilla ; mais aussi en eut compassion, & lui dit : Tu n'as pas la vie sauve de par moi ; mais par la divine Déïté, parquoi demande ce que tu voudras & tu l'auras. Esope lui dit : Sire, fais appointement avec les Samiens, ce que le Roi lui accorda, & Esope se jettant à ses pieds le remercia humblement.

Quand Esope composa ses Fables.

EN ce tems Esope composa des Fables, lesquelles il laissa au Roi Cresus, & sont encore aujourd'hui en la maison Royale de Lidie. Or ayant chargé l'Ambassade & les lettres du Roi pour l'accord fait entre les Samiens, il retourna en la Ville de Samos ; les Samiens vinrent donc au devant de lui, apporterent un chapeau de fleurs & à cause de

cela ordonnerent danses & jeux publics: Esope y lût les Lettres du Roy, & par icelles il racontoit comment il récompensoit la liberté que le peuple lui avoit donné par une autre liberté laquelle il avoit impetrée du Roi: puis après délaissant l'Isle de Samos, il alloit par tout le monde, disputant avec les Philosophes, il arriva donc en Babilone, & démontrant de la Doctrine, il s'acquit les graces du Roi Licerus, tellement qu'il fût l'un des plus grands de sa Cour. Or en ce tems-là, les Rois avoient la paix ensemble, & pour le plaisir s'entr'envoyent l'un l'autres par lettres des questions sophistiques, & ceux qui les pouvoient résoudre recevoient des autres tribut, selon qu'il étoit accordé entr'eux; ceux qui ne les pouvoient résoudre envoyoient tribut aux autres. Esope donc entendant tous les problêmes qui étoient envoyez à Licerus rendoit la résolution d'iceux; & par ce moyen le Roi recevoit grand tribut. Il envoyoit aussi au nom de Licerus d'autres questions aux Rois, lesquelles ils ne pouvoient expliquer, parquoi son Roi en recevoit grand tribut.

Esope adopta Ennus, & de l'injure faite par Ennus.

OR Esope n'ayant nuls enfans, adopta un Gentilhomme, lequel avoit nom Ennus, & le presentant au Roi, lui recommanda comme son propre fils. Un peu de tems après, Ennus eut affaire avec la concubine d'Esope qui l'avoit adopté, Esope sçachant ceci, lui dit qu'il vouloit chasser Ennus de sa maison, lequel Ennus soudainement, de malice déliberée, contrefit une Lettre par laquelle il donnoit à entendre au nom d'Esope, qu'icelui étoit prêt d'expliquer plûtôt à ceux qui envoyoient au Roi Licerus des questions & Problêmes, qu'au Roi Li-

teras même, & ayant scellé la lettre de l'anneau d'Esope, il la donna au Roi: le Roi y ajoûtant foi fût incontinent enflâmé de colere, & commanda à Hermippus d'examiner Esope & de le faire mourir comme traître; mais Hermippus qui autrefois avoit été ami d'Esope, lui fut encore pour cette fois ami; car il le cacha dans un Sépulchre, ensorte que nul ne le sçut, & secretement le nourrit. Or Ennus eut toute la charge & le gouvernement qu'avoit Esope par le commandement du Roi. Quelque-tems après Nectenabo, Roi des Egyptiens, ayant entendu qu'Esope étoit mort envoya incontinent une lettre à Licerus, & lui mandoit qu'il lui envoyât des Maîtres Maçons, qui pussent édifier une Tour, laquelle ne touchât ni au Ciel ni à la Terre, & un autre qui répondit à toutes les choses qu'on lui demanderoit, que s'il le pouvoit faire il recouvriroit tribut, sinon il le payeroit. Licerus étoit saisi de grande tristesse, parce que nul de ses amis ne pouvoit entendre la Question de la Tour. Or disoit-il qu'il avoit perdu le pillier & l'établissement de son Royaume, c'est à sçavoir Esope, Hermippus connoissant la douleur qu'avoit le Roi pour l'amour d'Esope, s'adressa au Roi & lui dit qu'Esope vivoit, qu'il ne l'avoit voulut tuer, sçachant que le Roi se repentiroit de cette execution, le Roi se réjouït, parquoi Esope lui fut amené aussi-tôt. Et lors le Roi le fit accoûtrer d'une autre sorte, ceci fait, Esope pour se purger de ce que faussement il avoit été accusé, répondit particuliérement aux questions de son accusation pourquoi le Roi vouloit faire mourir Ennus: mais Esope impetra pardon du Roi pour Ennus: puis après le Roi Licerus donna la Lettre de Nectenabo à Esope pour la lire, laquelle quand il l'eut lûë, il

entendit incontinent la résolution de la question, & se prit à rire, fit écrire au Roi Nectenabo, que quand l'hyver seroit passé on lui envoyeroit des ouvriers qui lui bâtiroient tout, & répondroit à toutes ses demandes. Licerus renvoya les Ambassadeurs d'Egypte & donna à Esope toute sa premiere administration & lui rendit Ennus & tout son bien.

La nourriture & instruction des poussins d'Aigles.

ESope apella tous les Oiseleurs, & leur commanda de prendre quatre poussins d'Aigle. Or il les eut & les nourrit, comme est dit, & les instruisit, à quoi toutefois nous n'ajoûtons pas grand foi, & les apris de porter en volant des enfans bien haut dedans des corbeilles pendus à leurs cols, & devisoit en cette obeïssance, ensorte qu'ils volassent où les Garçons voudroient aller, ou en l'air bien haut ou bas en terre. Après que l'hyver fut passé & que le Printems commençoit à venir, Esope aprêta tout ce qui lui étoit nécessaire pour un tel voyage, & prit les garçons & les aigles & s'en alla en Egypte, étonnant & mettant en diverses pensées tout le monde par un tel spectacle, tout incontinent que le Roi des Egyptiens entendit qu'Esope étoit arrivé, il dit à ses amis, je suis trompé ; car j'avois oüi dire qu'Esope étoit mort. Le lendemain Nectenabo commanda que ses Conseillers fussent tous vêtus de Robes blanches, & lui seroit vêtu d'une Robe rouge, & auroit sur sa tête une couronne de Pierres précieuses, & étant assis en son siége Royal, il fit entrer Esope, & entrant lui demanda : A quoi me compare tu, Esope, & ceux qui sont avec moi ? Esope dit, je te compare au Soleil du Printems, & ceux qui sont à l'entour de toi aux épics meurs. Le Roi l'ayant en admira-

tion

tion lui offrit de grands dons. Or le lendemain, le Roi au contraire revêtu d'une robe blanche, en fit prendre des rouges à ses amis, & fit entrer derechef Esope & lui demanda : A qui ressembloi je? au Soleil, dit Esope, & ceux qui sont auprès de toi, aux rayons du Soleil : & Nectenabo lui dit ; je ne prise rien Licerus au prix de moi, & Esope se souriant, dit : ne parle point ainsi legérement de Licerus ; car si tu compare ton regne à ton peuple, il reluira comme le Soleil : mais si tu te viens à comparer à Licerus, il ne s'ensaudra rien que les lueurs ne soient pures ténébres. Nectenabo étonné de cette réponse tant bien faite à propos, lui demanda ; nous a tu amené des Maçons pour bâtir la Tour? Esope dit, ils sont prêts, moyennant que tu montre le lieu. Le Roi sortit hors de la Ville en campagne, & lui montrera le lieu compassé.

Esope donc les amena aux quatre coins de ce lieu, lequel lui avoit été montré, montra les quatre Aigles avec les quatre jouvenceaux pendus aux corbeilles & après qu'il eut donné en main à chacun son instrument de Maçon, il commanda aux Aigles de s'envoler. Or les Compagnons étant bien haut, commencerent à crier : donnez nous des pierres, donnez-nous de la chaux, donnez-nous du bois, & toutes autres choses propres pour bâtir. Nectenabo voyant ces rustres monter en haut par le moyen des Aigles dit : d'où nous sont venus ces hommes volans? & Esope lui dit ; Licerus en a tels, & toi quoique tu sois homme, tu te veux comparer à un Roi semblable aux Dieux. Nectenabo lui dit : Esope, je suis vaincu. Or je te veux interroger tu me répondras. J'ai dit il ; ici des Jumens lesquelles quand elles ont oüi hannir les chevaux qui sont en Babilone, elles conçoivent tout in-

continent. Si tu as quelque doctrine pour répondre, montre-là maintenant : Esope lui dit, Sire ; je te répondrai demain. Etant de retour en son Hôtellerie, il fit prendre un chat par le valet du logis & le mener par toute la Ville publiquement, & le battre en allant, les Egyptiens qui avoient cette bête en révérence, la voyant ainsi maltraiter, accoururent tous & arracherent le pauvre chat des mains de ceux qui le bâtoient, & raporterent au Roi vîtement ce qui avoit été fait, le Roi appella Esope & lui dit : Ne sçais-tu pas que nous avons le chat en révérence comme notre Dieu ; pourquoi donc as tu fait telle chose ? Esope répondit, Sire Nectenabo, ce chat la nuit passée a fait dommage au Roi Licerus ; car il a tué son coq, qui étoit apre au combat & magnanime, & lui sonnoit & chantoit les heures de la nuit : le Roi lui dit : n'as-tu point de honte de mentir ? comment est-il possible qu'un chat en une nuit soit allé d'Egypte en Babilone ? Lors Esope se souriant, lui dit : & comment, Sire, peuvent concevoir les Jugemens d'Égypte en attendant hannir les chevaux de Babilone ? le Roi entendant ceci, estima grandement la prudence d'Esope. Puis après le Roi fit venir de la Ville d'Heliopolis des hommes expert en questions sophistiques, & leur parla de la vivacité d'Esope, & les invita à un banquet où il se devoit trouver. Après qu'ils furent assis à table, un de ces Heliopolitains dit à Esope : Je suis envoyé de par Dieu pour te demander une question : Esope lui dit, tu ments ; car Dieu n'a pas besoin de s'enquérir & apprendre d'un homme : or non seulement tu t'accuse toi-même, mais aussi ton Dieu.

Un autre lui dit : il y a un grand Temple & en icelui un pilier : contenant douze Ville, & chacune d'icelle

est soutenuë de trente poutres, lesquelles deux femmes environnent: lors Esope dit, les enfans de votre pays résoudroient bien cette question. Le Temple est le monde, le pilier c'est l'an, les Villes sont les mois, & les poutres sont les jours des mois, le jour & la nuit sont les deux femmes lesquelles succedent l'une à l'autre. Le lendemain Nectenabo appella ses amis, & leur dit: Cet Esope sera la cause que nous devrons Tribut au Roi Licerus; l'un d'entr'eux dit; Nous lui proposerons des questions, lesquelles nous mêmes n'avons jamais sçûës. Esope leur dit: je vous ferai demain réponse sur ceci; il s'en alla donc & fit un petit écrit auquel étoit contenu: Nectenabo confesse devoir à Licerus mille talens, & retournant le lendemain il donna cet écrit au Roi. Or au tems que le Roi ouvrit le Rolet, tous ses amis lui dirent, nous sçavons ceci & l'avons oüi, & vrayment nous le sçavons: & Esope dit, je vous remercie de ce que vous accordez la dette. Or quand Nectenabo eut oüi la confession de la dette, il dit à ses gens: je ne dois rien & toutefois vous témoignez contre moi: & les autres changeans d'opinion, dirent: nous ne sçavons rien, ni n'en avons rien oüi: lors Esope dit, s'il est ainsi, vous avez la résolution de votre question. Alors Nectenabo s'abaissant, dit, le Roi Licerus est heureux d'avoir un personnage si sçavant dans son Royaume, parquoi il délivra les tributs accordez à Esope, & le renvoya en paix. Esope retourna en Babylonne, raconta au Roi Licerus tout ce qu'il avoit fait en Egypte, & lui donna le tribut que Nectenabo lui envoyoit, Licerus pour recompense, fit élever une statuë d'or à Esope.

Du Voyage d'Esope en Delphes.

PEu de tems après Esope délibera d'aller en Grece, & ayant fait son accord avec le Roi, il prit congé de lui & partit de Babilone sous la promesse toutefois qu'il reviendroit & resteroit le reste de sa vie. Or après qu'il eût passé par les Villes de la Grece & montré son sçavoir, il vint en Delphes; les Delphiens l'oüirent volontiers parler, mais ils ne lui firent ni honneur ni révérence, & les regardant, il leur dit : hommes Delphiens, il me vient en fantaisie de vous comparer au bois, lequel est porté par la mer, car en le voyant de loin, quand il est agité des vagues, nous l'estimons beaucoup ; mais étant prêt de nous, il paroît de peu de valeur, & moi aussi lorsque j'étois loin de vous, je vous avois en admiration comme dignes de loüanges ; mais depuis que je suis arrivé ici je vous ai trouvé, si ainsi faut dire, plus inutils que tous les autres, c'est pourquoi j'ai été déçû : Les Delphiens à ces propos craignant qu'Esope passant par les autres Villes, médit d'eux, délibérerent de le tuer : ils prirent une fiole d'or au Temple d'Apollon lequel étoit dans leur Ville, la mirent secrettement dans la malle d'Esope, lequel ignorant leur conspiration, sortit de leur Ville pour s'en aller en Phocie ; mais les Delphiens le suivirent & l'entraînerent & le tenant, l'accusoient de sacrilege. Mais Esope nioit d'avoir commis aucun larcin, & le foüillant par force en sa malle & bougette, ils trouverent la fiole d'or, laquelle ils prirent & montrerent à tous les Citoyens avec grand bruit & tumulte. Esope reconnoissant leurs tromperies & méchancetez, les pria qu'ils le laissassent aller ; mais non seulement ils ne lui donnerent congé, ainsi le mirent en prison par la

voix d'un chacun. Or Esope voyant que par nulle subtilité il ne pouvoit échaper de ce malheur, il se plaignoit soi-même, étant assis en prison, un de ses amis, lequel avoit nom Domas vint à lui, le voyant ainsi plaindre lui demanda la cause de sa plainte, & Esope lui dit, Une femme avoit nouvellement enseveli son mari, & allant tous les jours au tombeau, pleuroit. Or un rustique labouroit près du tombeau, & fut surpris d'amour pour cette femme, & délaissant ses bœufs s'en alla jusqu'au tombeau, & étant là assis pleuroit avec la femme. La femme lui demanda pourquoi il pleuroit ainsi; pour ce, dit-il, que j'ai perdu ma femme qui étoit belle & honnête, & après que j'aurai pleuré je serai relevé de ma tristesse; & la femme lui dit: il m'est arrivé semblablement, & le Paysant lui dit: Si nous sommes tombez en semblable inconvenient, qui nous empêche que nous ne soyons mariez ensemble? car je t'aimerai comme j'aimois ma femme, & tu m'aimeras comme tu faisois ton mari.

La femme le croyant, ils s'accorderent ensemble & un larron vint cependant, délia les bœufs & les chassa devant soi. Or le galand retourna & après n'avoir trouvé ses bœufs, commença à se lamenter & grandement plaindre. La femme vint après, & le voyant ainsi pleurer, elle lui dit: pourquoi pleure-tu encore? il lui dit: maintenant je pleure à bon escient. Et moi aussi, ayant échapé plusieurs dangers, maintenant je pleure à bon escient & sans feintise: car je ne vois la délivrance de mon mal de ce lieu quelconque.

La mort d'Esope.

APrès ces choses les Delphiens vinrent à Esope & le tirerent de prison le menant sur un haut lieu: afin de le jetter bas. Or il leur disoit ainsi: quand les

bêtes parloient, le Roi devint ami de la Grenoüille : & la convia à souper, & l'ayant menée au cellier d'un riche homme, où il y avoit beaucoup de sortes de viandes, il lui dit : mange, mamie Grenoüille.

Après qu'il eurent fait grande chere, la Grenoüille aussi l'invita à son festin ; maître ne travaille point, dit elle, en nageant j'attacherai bien ton pied au mien d'un délié filet. Ceci fait, elle sauta en l'étang & pendant qu'elle nageoit entre deux eaux, le pauvre rat s'étouffoit & mourant, il dit : hélas ! tu me fais mourir, mais un plus grand que toi me mangera : le pauvre rat ainsi mort nageoit sur l'eau, & lors un Aigle volant par là l'attrapa, & quant & quant, elle attira à soi la Grenoüille qui étoit attachée au filet, de cette sorte les dévora tous deux : Et moi aussi, dit Esope, je suis mené par force & sans raison à la mort, vous m'y traînez, mais toute la Grece vous fera ressentir ma mort. Toutefois les Delphiens ne lui pardonnerent pas pourtant Or Esope se retira au Temple d'Apollon pour être en sûreté ; mais eux tous courroucez l'en retirerent, & le menerent au lieu du suplice. Esope donc quand on le mena il leur dit, écoutez-moi, homme de Delphes : l'Aigle poursuivoit le Liévre, le pauvre Liévre ne sçachant où se cacher se retirera en la caverne de l'Escarbot le priant de le garder du péril où il étoit, l'Escarbot pria l'Aigle qu'il ne tuât point le pauvre supliant, le priant de par le Dieu Jupiter, qu'elle ne dedaignât point sa petitesse : l'Aigle toute couroucée, frapant des aîles l'Escarbot, mit le Liévre en pieces & le mangea : l'Escarbot irrité de l'injure qu'on lui avoit faite, s'envola avec l'Aigle pour sçavoir où étoit son nid, & étant entré jetta ses œufs du haut en bas & les cassa, l'Aigle imputant ceci à grande fâcherie con-

tre celui qui avoit entrepris un tel fait contr'elle, fit son nid en plus haut lieu: derechef l'Escarbot vola & jetta ses œufs, parquoi l'Aigle dépourvûe de conseil monta à Jupiter, car on dit les avoir sous sa garde, & mit en sa sauve-garde à ses genoux la troisiéme portée de ses œufs, les lui recommandant & suppliant qu'il les gardât; mais l'Escarbot ayant fait une pillule de fiente, monta en haut & la mit au sein de Jupiter, lequel se levant pour secouer l'ordure, ayant mis les œufs en oubli, les jetta en bas & les cassa; mais après il sçut de l'Escarbot qu'il avoit fait cela pour se venger de l'Aigle; car non-seulement elle avoit fait une injure à l'Escarbot; mais aussi commis une méchanceté contre Jupiter. Il dit à l'Aigle à son retour, c'est l'Escarbot qui t'a ainsi contristée, & certes il l'a fait justement. Jupiter donc ne voulut point que la race des Aigles défaillit, il conseilla à l'Escarbot qu'il fit son appointement avec l'Aigle, l'Escarbot ne s'y voulut accorder, parquoi Jupiter remit la provocation des Aigles à un autre tems que les Escarbots ne se montrent point. Vous donc, Messieurs de Delphes, ne méprisez point ce Dieu à qui je me suis retiré, combien qu'il ait un petit Temple; car il ne laissera pas les méchans impunis. Les Delphiniens ne se souciant pas beaucoup de ce que disoit Esope, le menoient droit à la mort. Esope voyant que nullement il ne les pouvoit amolir, il leur dit: hommes cruels & meurtriers, voyez un Laboureur qui devint vieux aux champs & pour ce que jamais il n'avoit vû la Ville, il prioit ceux de sa maison qu'il la pût voir; ses gens attelerent ses ânes & mirent le pauvre vieillard sur un chariot & le laisserent aller seul, en allant, l'air devint obscur à cause des orages & de la pluie; ainsi

par ces ténébres, les ânes se fourvoyerent du chemin & allant deça de là, jetterent ce pauvre homme dans un fossé : étant en ce malheur il disoit : hélas ! Jupiter, en quoi t'ai je offensé, que tant miserablement je suis occis & singulierement que je ne suis point occis par chevaux courageux, ni par bons mulets ; mais par méchans ânes ? maintenant aussi je suis semblablement marri de ce que je suis tué, non par nobles gens & honorables, mais par des gens inutiles & méchans. Etant près d'être jetté en bas. Il dit encore cette Fable. Un homme aimant fort sa fille envoya sa femme aux champs, & étant seul avec sa fille, il la sollicita à pécher : sa fille lui dit, mon Pere vous faites mal, j'aimerois beaucoup mieux être deshonorée par plusieurs autres que par vous qui m'avez engendrée. Je dis aussi maintenant ceci contre vous ; ô méchans Delphiens, que j'aimerois mieux tomber en tous périls de la mer, aux gouffres & détroits de l'Affrique que mourir vilainement par vos mains. Je maudits donc votre pays, & appelle les Dieux en témoignage que je meurs contre toute justice & équité, lesquels m'exauceront & vengeront ma mort : Ils le mirent donc sur le coupet d'une roche & le jetterent du haut en bas. Or un peu de tems après étant affligez de peste, ils sçurent par divine réponse, qu'il falloit que réparation fût faite de la mort d'Esope, lesquels se sentant coupables, & sçachant qu'injustement ils l'avoient tué, ils lui éleverent une piramide. Les principaux de la Grece & tous les gens sçavans, quand ils entendirent ce qu'on avoit fait à Esope, allerent en Delphes, & s'étant enquis de ceux qui de la mort d'Esope étoient complices, ils en firent eux-même la vengeance.



LE COMMENCEMENT DES FABLES D'ESOPE PHRIGIEN.

Du Coq & de la Pierre précieuse.

FABLE.



LE Coq gratant en un fumier, trouva une pierre précieuse. Que me sert il, dit il d'avoir trouvé une chose d'un si haut prix ? si un lapidaire l'eût trouvée il seroit à son aise, d'autant qu'il en sçait le prix. Quant à moi, elle ne me profite de rien, & ne la prise point ; mais qui plus est, j'aimerois mieux un grain d'orge que toutes les pierre précieuses.

LE SENS MORAL.

Par les Prieres tu entendras la science & la prudence & le Coq l'homme fol, & celui qui est plein de ses plaisis. Or les fols n'aiment les Arts liberaux d'autant qu'ils ne sçavent l'usage d'iceux, & les hommes de plaisirs aussi n'aiment que toutes voluptez.

Du Loup & de l'Agneau. Fable.



UN Loup bûvant à la source d[illegible] Fontaine, vit un Agneau loin de lui, leque[illegible]voit aussi au bas du ruisseau ; il accourut & chercha querelle à ce pauvre innocent, lui disant qu'il troubloit son eau, l'Agneau tremblant, pria le loup de lui pardonner, lui faisant connoître que bûvant bien loin au dessous de lui, il ne pouvoit troubler son eau, & qui plus est, il n'en avoit pas même la volonté.

Le loup au contraire lui dit : tu parle en vain, méchant, tu me fais toûjours empêchement, ton Pere, ta mere & toute ta race me sont ennemis & contraires de leur puissance. Tu seras aujourdhui puni.

LE SENS MORAL.

Il est dit par le viel Proverbe, si tu veux battre le Chien, facilement tu trouveras un bâton : si le riche a volonté de nuire, facilement il trouvera occasion. Assez a peché qui n'a résisté.

Du Rat & de la Grenoüille. Fable.

LE Rat faisant guerre contre la Grenoüille, le débat étoit du Royaume des Marais. La bataille étoit âpre & douteuse : Le Rat finement se cachant dessous les herbes assaillit par trahison son ennemie. La Grenoüille étoit la plus puissante de corps &



d'eſtomach ; mieux éduite à ſauter, parquoi alle aſſailloit le Rat de pleine guerre, chacun avoit une lance de jonc. Le Milan voyant de loin ce combat furieux, s'avance, & pendant que tous deux étoient échauffez à la bataille & qu'ils ne ſe donnoient garde, le Milan ravi les deux Champions & les dépieça.

LE SENS MORAL.

Il arrive ainſi communément aux Citoyens mutins lesquels émus de convoitiſe de Seigneurie, cependant qu'ils ſe débattent enſemble pour les offices & ſupériorité, ils mettent en danger leurs richeſſes & bien ſouvent leur vie.

Du Chien & de l'ombre. Fable.



UN chien nageant dans la Riviere portoit en ſa gueule une piece de chair, l'ombre luiſoit en

l'eau à la lueur du Soleil, le chien voyant cet ombre, tâchoit de grand courage à le prendre, parquoi il perdit ce qu'il avoit en la gueule. Lors tout abatu tant de la perte de sa chair que de son espérance, commença à s'étonner, puis après reprenant courage, il disoit en son aboyement : malheureux, il te falloit brider ta convoitise, & tu aurois assez si tu eusse été sage, maintenant tu as moins que rien par ta folie.

LE SENS MORAL.

Nous sommes exhortez par cette Fable de garder sobrieté & prudence, de mettre regle à nos concupiscences, de peur que nous ne perdions les choses certaines pour les incertaines : Sennit de Terence disoit sagement, je n'acheterai pas l'esperance.

Du Lyon & des autres bêtes. Fable.



LE Lyon avoit fait accord avec les brebis & quelqu'autres bâtelettes, que la venaison qu'ils prendroient à la chasse seroit commune ; ils prirent un Cerf, & divisérent les portions, chacun selon qu'ils étoient convenus entr'eux, commença à emporter sa part : le Lion rugit & saisit une portion, disant ; ceci m'appartient, pource que je suis plus noble que vous tous : l'autre semblablement est à moi, pource que je suis plus excellent & puissant que vous toutes,

l'autre aussi m'appartient pour ce que j'ai plus travaillé que toutes en la prise du cerf.

LE SENS MORAL.

La foi a été toûjours bien claire semée en ce monde & singulierement entre les plus puissants & riches, pourquoi il vaut mieux vivre avec ses parens : car celui qui vit avec plus puissans que soi, il lui est force bien souvent de laisser du sien. Avec ton pareil tu auras un pareil droit.

Du Loup & de la Grue. Fable.



UN loup dévora une brebis, & les os lui demeurerent en la gorge. Il cherche du soulagement de toutes parts, il demande aide, & personne ne lui en donne, ils disoient qu'il l'avoit bien mérité ; & que tel étoit le sort des gourmands. Enfin par plusieurs flateries & promesses il induisit la grue de mettre son col en sa gueule pour arracher l'os qu'il avoit en la gorge. Or la Grue demanda son salaire & le Galand se moqua d'elle : va t'en, dit-il, sotte que tu es : ne te suffit-il pas que tu as la vie sauve ? tu me dois être obligé de ce que tu es encore envie, car s'il ne m'eût plû, je t'eusse arraché le col.

LE SENS MORAL.

Ceux qui font du bien aux méchans n'en reçoivent

pour leur salaire que moquerie.

Du Laboureur & du Serpent. Fable.



LE Laboureur trouva en la neige une Couleuvre presque morte de froid, il l'aporta en sa maison & l'aprocha du feu, la couleuvre recevant sa force & vertu par le feu, & puis après ne pouvant souffrir l'ardeur du feu, envenima toute la maison de son sifflement, le Paysan accourut, il prit un bâton, & à belles paroles & bâtonnades, se plaignit à elle du tort qu'elle lui avoit fait, & en cette sorte lui reprochoit, me rends-tu le mal pour le bien? veux-tu ôter la vie à celui qui te l'a donnée?

LE SENS MORAL.

Il arrive souvent que ceux à qui tu auras fait plaisir te nuiront, & ceux à qui tu auras aidé, te porteront dommage.

Du Sanglier & de l'Asne. Fable.

UN Asne paresseux se moquoit du Sanglier, le porc grinçant les dents, lui dit, lâche paillard, tu avois certes mérité du mal, mais jaçoit que tu eusse gagné d'être bien frotté, toutefois tu ne veux que je m'employe sur toi, moques toi tant que tu

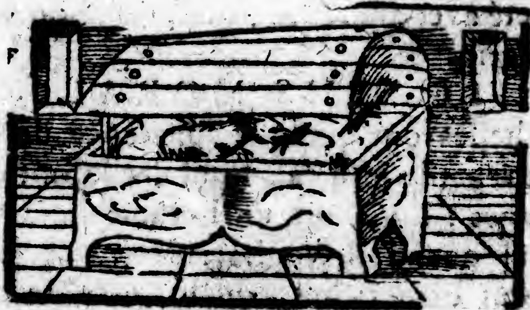


voudras, tu le peux faire ſans danger, car tu es aſſûré à cauſe de ta pareſſe & couardiſe.

LE SENS MORAL.

Gardons-nous quand on nous dit quelque choſe de deshonnête, que nous ne diſions ou faiſions rien indigne de notre état; car les méchans & mauvais garnimens ſe réjouiſſent quand quelque homme de bien leur réſiſte, ils ſont bien aiſe d'être eſtimez digne de punition, en ſuivant les chevaux & autres grandes bêtes qui ne laiſſent point de paſſer outre pour l'abord des petits chiens.

Du Rat de la Ville, & du Rat Villageois. Fable.



UN Rat de Ville ſe vouloit un jour aller ébattre aux champs, le Rat Villageois le trouva, l'in-

vita à souper. Il lui aprêta le banquet puis après vont souper. Le Villageois mit en avant tout ce qu'il avoit amassé pour son hyver, & vuida toute sa provision, afin qu'il reçut magnifiquement un si grand hôte. Toutefois le Rat de Ville se refrognant, se plaignoit de la pauvreté du Villageois, & louoit l'abondance des Villes; il ramena donc avec soi le Rat Villageois en la Ville, afin qu'il éprouvât l'effet de ce qu'il s'étoit vanté de parole. Ils vinrent à banqueter & commencerent à se traiter de ce que celui de la Ville avoit aprêté. Pendant qu'ils faisoient grande chere, ils ouïrent le bruit de la clef en la serrure. Alors ils trembloient, regardant le lieu où ils se cacheroient. Le Villageois n'ayant expérimenté telle frayeur, & ne sçachant les adresses du lieu, à grande peine trouva t'il sûreté. Quand le valet s'en fut allé, le Rat de Ville retourna à la table, & appella son compagnon. Le craintif Villageois faillit finalement dehors, non pas bien assûré, il demanda à son hôte si ce péril arrivoit souvent, l'autre répondit; que tous les jours il étoit en ce danger, pourtant, dit il, il ne s'en faut soucier. Tous les jours, dit le villageois; certes ton banquet a plus de fiel que de miel. Par le dieu des Souris, j'aime mieux ma pauvreté avec assûrance, que ton abondance avec un tel chagrin.

LE SENS MORAL.

Les richesses ont quelque apparence de volupté, mais si tu regarde jusqu'au fond, elle ont des périls & amertumes: Il y avoit un homme nommé Eutrope, lequel quand il vouloit nuire à ses ennemis, il les faisoit bien riches, disant qu'il se vengeroit d'eux en cette sorte, d'autant qu'avec leurs richesses, ils recevroient un grand fardeau de sollicitudes.

De

De l'Aigle & de la Corneille. Fable.



UN Aigle ayant recouvert une Coquille, ne pouvoit arracher le poisson de dedans, ni par force ni par adresse ; la Corneille la suivant lui donna le conseil de voler ; & quand elle seroit bien haut de laisser tomber la coquille sur les pierres, & par ainsi elle se pourroit rompre. La Corneille demeura à terre pour en attendre l'issue ; l'Aigle laissa aller sa proye & la coquille se rompit ; la Corneille lui déroba son poisson, & il ne demeura rien à l'Aigle que la honte & la mocquerie de sa proye.

LE SENS MORAL:

Ne te fies pas à un chacun ; & penses attentivement au conseil que l'on te donne: Car plusieurs à qui on demande conseil ne songent pas pour le profit d'autrui, mais pour le leur propre.

De l'Aigle & du Renard. Fable.

L'Aigle & le Renard eurent amitié ensemble, c'est pourquoi ils conclurent de demeurer l'un auprès de l'autre, pensant que leur amour seroit plus ferme par conversation mutuelle & frequente, l'Aigle bâtit donc son nid sur un haut arbre, & le Renard mit ses petits Renards auprés de l'arbre entre les buissons ; Or un jour pendant que le Renard sortit de sa taniere



& alloit chercher pâture à ses petits ; l'Aigle qui avoit besoin de viande vole en sa taniere & prend les petits Renards, & les donna à manger à ses Poussins. Le Renard à son retour aperçut la mort cruelle de ses enfans ne se pouvant venger de l'Aigle parce qu'il étoit bête, & qu'il n'avoient point d'aîles pour poursuivre son ennemi, il usa du souverain & extrême remede des malheureux & de ceux qui n'ont nulle puissance, c'est à sçavoir, qu'il maudit l'Aigle, & souhaita que tous les maux lui arrivassent, tant est grand le couroux après l'amitié blessée. Il arriva donc en ce tems-là qu'on sacrifioit des Chevres aux champs, & l'Aigle en ravit un morceau avec des charbons embrasez, & porta toute cette proye en son nid qui étoit fait de foin & d'autres matieres legeres & séches qui brûla incontinent. Les Poussins de l'Aigle sentant l'ardeur des flammes, parce qu'ils ne pouvoient voler encore, se laisserent tomber à terre ; le Renard les prit incontinent & les dévora en presence de l'Aigle.

LE SENS MORAL.

Ceux qui corrompent l'amitié, j'avouë qu'ils évitent la vengeance de ceux qu'ils ont blessez, toutefois ils ne peuvent échapper la colere divine.

Du Corbeau & du Renard. Fable.



UN Corbeau ayant trouvé quelques proyes, faisoit grand bruit sur les branches d'un arbre; le Renard l'entend réjoüir, il s'aproche & lui tient ce beau langage. Bon jour, dit-il, Monsieur le Corbean, que vous êtes beau! en verité, si vôtre ramage ressemble à vôtre plumage, vous êtes le Phenix des hôtes de ces bois; à ces douces paroles le Corbeau ne se sent pas de joye, ouvre un large bec pour faire entendre sa voix & en même tems laissa tomber sa proye; Messire Renard s'en saisit & se prit à rire; lors le Corbeau miserable fut marri & eut honte de son malheur & de sa perte.

LE SENS MORAL.

Plusieurs sont tant amateurs de loüanges, que quoi qu'avec perte & dommage, ils ne laissent pas que d'aimer les flatteries. Ces sortes de gens servent de proye à ceux qui leur disent de belles paroles. Si tu n'évite l'orgueil facilement, tu n'éviteras pas aussi toutes sortes de malices pernicieuses des flateurs.

Du Lion, du Porc & du Taureau, Fable.

LE Lion qui en sa jeunesse avoit acquis plusieurs ennemis par sa cruauté, & fut puni en sa vieillesse,



toutes les bêtes lui rendant la pareille ; le Sanglier assaillit avec ardeur, le Taureau le frapa de ses cornes ; singulierement l'Asne voulant effacer son vieil nom de paresse, accourut dessus vilainement, de paroles & de coups de pied le maltraitoit ; le Lion gémissant disoit ; Ceux à qui j'ai fait déplaisir autrefois maintenant me nuisent & justement ; mais ceux à qui j'ai fait plaisir ne me rendent point la pareille ; j'ai été fol de m'être attiré plusieurs ennemis, & encore plus fol, d'autant que je me suis fié aux amis faux & disimulez.

LE SENS MORAL.

En la prosperité ne t'en orgueillit point, ne sois pas cruel ; car si la fortune change de visage, ceux que tu auras opprimez se vengeront & choisi bien tes amis, car il y à plusieurs amis de table & de prosperité, & quand la table & prosperité sera changée ils seront aussi changez, & bien t'arrivera quand ils n'auront point été tes amis.

Du Lion & du Rat. Fable.

LE Lion étant lassé de chaleur & de courir, se reposoit à l'ombre sur la verdure, & pendant qu'il dormoit un troupeau de Rats couroient sur sa croupe, il s'éveilla. En s'éveillant il en saisit un de sa patte, le pauvre Rat lui demanda pardon, disant ; qu'il n'é-



toit pas digne qu'une si noble bête se courouçât contre lui ; le Lion pensant que celui seroit un dèshonneur de tuer un si petit bestial , laissa aller son prisonnier. Or un peu de tems après le Lion courant par une forêt vint d'aventure tomber dedans des cordes , il lui fut loisible de rugir , mais non pas de sorte ; le Rat oüit le miserable , il accourt , il reconnoit la voix, il vient aux fosses , il cherche les nœuds des cordes , il les trouve , puis après il les ronge ; par ce moyen le Lion échapa de ses liens.

LE SENS MORAL.

Par cette Fable sont conseillez les riches & puissans de garder clemence & douceur ; car selon que les choses humaines sont inconstantes , ils ont le plus souvent affaire de l'aide des plus petits ; c'est pourquoi l'homme sage (j'avouë qu'il le puisse) toutesfois craindra-il de nuire à personne. Or celui qui ne craint point de faire déplaisir à autrui , s'en fait à luimême, d'autant quoique tu sois puissant , il ne laissera pas de t'arriver quelqu'aventure ; car il est tout certain que les plus excellens Personnages & grands Rois ont eu souvent besoin de l'amitié , & ont craint le courroux de leurs petits sujets.



UN Milan gisoit en son lit malade, & proche de sa mort prioit sa mere qu'elle allât prier les Dieux pour lui, sa mere lui dit, il ne faut point que tu espere aucun aide des Dieux, toi qui a tant de fois enlevé ce qui étoit pour leurs sacrifices.

LE SENS MORAL.

Il faut honorer Dieu ; car il aide aux bons & détourne sa fureur des méchans ; si nous le méprisons dans notre prosperité il ne nous exaucera point en notre adversité, c'est pourquoi ayons toûjours souvenance de lui, & il aura pareillement souvenance de nous, & nous aidera en nos miseres.

De l'Hyrondelle & des autres Oyseaux. Fable.



AU tems que l'on commençoit à semer le Lin, l'Hirondelle conseilloit aux autres Oiseaux

d'empêcher la semence disant qu'il y avoit des piéges sur les champs pour leur faire embûche ; les autres se mocquent d'elle & l'apellent sotte devineresse. Quand le lin commençoit à croître & reverdit, derechef elle les exhorte & ils se mocquent encore ; le lin commence à meurir : elle donne conseil d'aller piller le grin ; encore ne la crûrent-ils point ; lors l'Hirondelle délaissant la compagnie de tous les autres Oyseaux, vient s'acoster de l'homme, s'attire sa bonne grace, elle habite avec lui, le réjoüit de son chant, & tous les autres Oyseaux furent pris aux lacets de rets faits de lin.

LE SENS MORAL.

Plusieurs ne sauroient conseiller eux mêmes, & ne veulent croire ceux qui leur donnent bon conseil ; mais quand ils sont au milieu du danger, ils commencent à devenir sages & blâmer leur conduite, pour lors ils ont assez de conseil : il falloit, disent-ils, faire ceci ou cela ; mais il vaut beaucoup mieux être Promethens qu'Epimetus. C'étoit deux freres, l'un prenoit conseil avant que d'entreprendre, & l'autre après, ce que déclare l'interprétation de leurs noms.

Des Grenoüilles & de leur Roi.

LE peuple des Grenoüilles étant franc & libre, suplioit Jupiter qu'il leur donnât un Roi ; Jupiter se mocqua de la sotte affection des Grenoüilles. Icelles toutefois le sollicitoient de plus en plus, jusqu'à ce qu'il fut contraint de leur accorder ce qu'elles demandoient. Il jetta donc une poutre, cette pesanteur fit trembler toute la riviere de son retentissement les Grenoüilles toute étonnées se taisent, elles saluent, elles font honneur à leur Roi, elles s'en aprochent peu-à-peu de près.



Finalement ayant mis bas toute crainte, elles sautent & ressautent du haut en bas, elles se mocquent de leur Roi qui est sans esprit & sans mouvement, & ne s'en contentent point. Elles importunent derechef Jupiter, & le prient qu'il leur donnent un autre Roi qui soit vaillant. Jupiter donc leur donna la Cigogne. Ce nouveau Roi hardiment se promene par les marais, autant de Grenoüilles qu'il rencontre en son chemin, autant il en dévore; les Grenoüilles donc se vinrent plaindre, mais ce fut en vain: Jupiter n'écouta point leurs prieres & encore aujourdhui elles se plaignent: car quand sur le soir les Cigognes se vont coucher, elles sortent de leurs cavernes, & heurlent de leurs voix enrouées, mais elles perdent leurs tems, car Jupiter le veut ainsi, puisqu'elles n'ont pû souffrir un Roi clement & doux qui étoit donné à leur requête, que maintenant elles endurent un rigoureux Tyran.

LE SENS MORAL.

Il arrive souvent au peuple de même qu'il est arrivé aux Grenoüilles, lequel s'il a un Roi qui soit paisible & débonnaire, il l'accuse d'être trop facile & indulgent, & désire d'avoir quelquefois un Roi entreprenant & hardi, & quand il le possede il blâme

sa cruauté & loüé la débonnaireté du premier. Alors nous nous fâchons toûjours des choses presentes ; & le Proverbe est véritable, qui dit : les nouvelles ne sont pas meillentes que les vieilles.

Des Colombes & de leur Faucon. Fable.



LEs Colombes eûrent autrefois guerre contre le Milan lesquelles pour le vaincre afsûrerent pour leur Roi le Faucon ; icelui étant crée Roi, se gouvernoit, non point comme Roi, mais ennemi ; il ne faisoit pas moins que le Milan, il les ravissoit, déchiroit & les mangeoit ; les Colombes se repentant de ce qu'elles avoient fait, disoient qu'il leur auroit été beaucoup plus avantageux d'endurer la guerre du Milan, que la tyrannie du Faucon.

LE SENS MORAL.

Il faut que chacun soit content de sa condition ; mais il n'y a personne qui soit véritablement satisfait de la sienne. Et vrayement je ne voudrois point changer mon état pourvû qu'il fût tolérable. Plusieurs ont changé d'états, & aprés ont desiré de retourner à leur premier ; ainsi nous ne sommes jamais contents de nous-mêmes.

Du Larron & du Chien. Fable.



CE Larron donnoit une fois du pain à un Chien, afin qu'il n'aboyât point ; le Chien lui dit, je connois ta tromperie, tu me donne du pain afin que je cesse d'aboyer, mais je n'ai que faire de ton present ; car si je le prends tu emporteras tout de cette maison.

LE SENS MORAL.

Garde-toi que pour le gain d'une petite chose tu n'en perde une grande ; garde-toi bien d'ajoûter foi à tous ; car il y en a plusieurs qui pour tromper, non seulement parlent doucement ; mais aussi montrent les effets de bonté.

Du Loup & de la Truye. Fable.



UNe Truye étant autrefois en travail de sept Cochons, un Loup s'approcha d'elle & lui deman-

da si elle vouloit qu'il lui servit de Matrône, & qu'il lui garderoit bien sa portée; la gissante lui répondit, qu'elle n'avoit que faire de valet, & que s'il lui vouloit faire plaisir & chose agréable; qu'il s'en allât bien loin; le service du Loup, disoit-il, agissoit en son absence & non en sa presence, le plus grand plaisir qu'il me puisse faire c'est de s'en aller.

LE SENS MORAL.

Il ne faut point se fier à tout le monde, plusieurs mettent leur peine & travail, non pas pour l'amour de nous, mais pour leur profit particulier, cherchant leur commodité & non pas la nôtre.

De l'enfantement des Montagnes.



AUtrefois le bruit fut que les Montagnes devoient enfanter, le peuple accourut de tous côtez, & environna la Montagne, attendant avec frayeur & crainte quelque monstre. Finalement la Montagne enfanta, il en sortit un Rat; lors ils mirent tous à rire.

LE SENS MORAL.

Les gens glorieux se vantent quelquefois devant le monde de faire de grandes choses, & à grande peine toutefois en font-ils une bien petite.

Pourquoi ces glorieux Samsons servent de risées &

brocards. Cette Fable défend encore les vaines craintes; car bien souvent la crainte du péril est plus fâcheuse que le péril même, & qui plus est, c'est une chose digne de mépris que nous craignons.

Du vieil Chien & de son Maître. Fable.



Ce Chasseur mettoit son Chien à chasser, lequel étoit devenu vieil, mais il se trompoit, car son Chien avoit les pieds pesans & tardifs, & ne pouvoit marcher. Il avoit bien pris une bête, mais la proye échapá au pauvre édenté. Son Maître le prit aigrement de paroles & de coups; le Chien répondit, qu'à bon droit il lui devoit être pardonné, qu'il étoit devenu vieil & qu'il avoit été courageux Chien en sa jeunesse; mais selon que je vois, dit-il, rien ne te plaît sans profit. Tu m'as aimé en ma jeunesse & tu me haïs en ma viéillesse. Tu m'as aimé quand je courois vîtement, maintenant tu me haïs à cause que je suis édenté & ne puis plus courir; mais si tu n'étois pas ingrat, comme tu m'as aimé jeune à cause du profit, aussi maintenant m'aimerois-tu vieil à cause de ma jeunesse profitable.

LE SENS MORAL.

Nous mettons volontiers en oubli un plaisir passé,

& ne nous soucions pas beaucoup pour l'avenir, quant à présent nous le connoissons très-bien. C'est une chose honteuse à dire; mais nous voulons dire la verité, communement nous n'estimons l'amitié que pour le profit.

Des Lièvres craignant sans cause. Fable.



LA Forêt agité des vents retentissoit plus que de coûtume, les Liévres craintif entendant ce grand bruit commencerent à fuïr bien vîtement; en fuyant ils trouverent un marais qui les empêcha de passer plus outre; ils demeurerent en doute, étant surpris de danger de tous côtez, & pour les épouventer d'avantage, ils voyoient les Grenoüilles se plonger dans l'eau. Lors un vénérable d'entr'eux plein d'éloquence & de sagesse, leur dit; pourquoi craignons-nous sans cause? il nous faut prendre courage; certes nous sommes agiles de nos corps, mais nous n'avons point de cœur, il ne faut point que nous fuyons les dangers de ce tourbillon, mais n'en tenir compte.

LE SENS MORAL.

En toutes choses il faut avoir courage; la vertu est éteinte sans l'assurance, car l'assurance est conductrice & Reine des Vertus.

du Chevreau & du Loup. Fable.



LA Chevre voulant aller paître enferma son chevreau en la maison, lui recommandant de nouvrir à personne jusqu'à tant qu'elle retourne ; le Loup qui avoit entendu ceci de loing, vingt heurter à la porte après que sa mere fut en allée, & contrefaisant la voix de la Chevre, commanda qu'on lui ouvrit la porte : le Chevreau se doutant de la tromperie, je n'ouvrirai point, dit-il, car quoique la voix semble celle d'une Chevre, toutefois par les fentes j'aperçois un Loup.

LE SENS MORAL.

C'est une chose loüable & profitable aux enfans d'obéïr à leurs parens ; & il est raisonnable que les jeunes croyent le conseil des vieux.

Du Laboureur & du Serpent, Fable.

CE Laboureur nourrissoit un Serpent, étant une fois courroucé, il poursuivit son hôte avec une coignée : le Serpent échapa non toutefois sans blessures. Quelque tems après le Laboureur tomba en grande pauvreté, il pensoit que ce malheur lui étoit arrivé pour l'injure qu'il avoit faite au Serpent, il suplioit donc le Serpent de retourner. Pardonnez-moi, dit le Serpent, je n'y retournerai point : car je n'au-



rois jamais aſsûrance avec toi tant que tu auras une telle coignée en ta maiſon, la meurtriſſure de ma playe eſt paſſée, mais la mémoire en eſt recente.

LE SENS MORAL.

C'eſt une choſe mal-ſûre de ſe fier pour la ſeconde fois à celui qui a rompu ſa foi. C'eſt le fait d'un homme pitoyable de pardonner l'offenſe. Mais ſe donner de bien garde, c'eſt le fait d'un homme prudent.

Du Renard & de la Cigogne Fable.



IL y eut un Renard qui invita la Cigogne à ſouper, il verſa la viande ſur la table de laquelle d'autant qu'elle étoit liquide & claire, la Cigogne ne poûvoit manger avec ſon long bec, c'eſt pourquoi le galand la lécha toute. La pauvre Cigogne ainſi trompée; s'en fut bien ſachée & honteuſe de l'injure qui lui avoit

été faite. Un peu de tems après elle retourna & convia le Renard à dîner, il y avoit sur la table un vase de verre plein de bonnes viandes ; le vase ayant l'entrée étroite ; le Renard en eut seulement la vûë, qui fut tout son bon traitement : car de manger il lui fut impossible, la Cigogne facilement avala le tout.

LE SENS MORAL.

Le brocard mérite un autre brocard, la risée une autre risée, le jeu un autre jeu ; & la tromperie une autre tromperie.

Du Loup & de la tête peinte. Fable.



LE Loup trouva en la boutique d'un Tailleur d'Images une tête peinte, il la tournoit de tous côtez, il s'étonnoit de ce qu'il étoit vrai qu'elle n'avoit point de sens. O! la belle tête ! disoit-il, il y a beaucoup d'art en toi, mais point de sens.

LE SENS MORAL.

Si tu és beau par dehors, c'est quelque chose ; mais s'il falloit choisir l'une des deux beautez, l'intérieur ou l'extérieur ; il vaudroit beaucoup mieux choisir l'intérieur : car l'extérieur sans l'autre encoure indignation, ensorte que plus le fol est beau, plus il est digne de haine.

Du Gay. Fable.



LE Geay se vêtit des plumes du Paon, puis aprés se voyant beau & joliet, commença à se fâcher de son état, & se vint ranger auprés des Paons. Les autres connurent sa tromperie, & dénouerent le Geay de ses couleurs empruntées, & le battirent beaucoup.

LE SENS MORAL.

Cette Fable reprend ceux qui se maintiennent plus hautement qu'ils ne doivent, lesquels vivent & conversent avec d'autres plus riches & plus nobles qu'eux; c'est pourquoi souvent ils deviennent pauvres & servent de mocquerie aux autres. Le Proverbe commun le dit bien; connois-toi toi-même.

De la Fourmi & de la Mouche. Fable.

UNe Mouche avoit débat contre la Fourmi, elle se disoit noble, & l'autre vilaine; elle voloit, disoit-elle, & l'autre rampoit par terre; elle conversoit aux Palais des Rois, & l'autre étoit tout le jour cachée dans les cavernes; elle se ventoit de sa vie délicieuse, & comme elle n'avoit point de peine, mais vivoit en repos & oisiveté: au contraire la Fourmi se disoit n'êtrepoint vilaine, mais qu'elle se contentoit de sa race, & que la mouche étoit incon lante &



vagabonde & elle étoit stable & ferme, que les grains & fontaines lui étoient d'aussi bons goût qu'à la Mouche des pâtez & vins délicieux, & que tout ce bien lui arrivoit par travail honnête, & non par paresse infâme; davantage, elle se disoit joyeuse & assûrée; aimable à tous; finalement, exemple d'honnête Labeur; au contraire, la Mouche étoit toûjours en danger, ennemie de tous, exemple de paresse, avec ce que se souvenant du froid, faisoit sa provision en Esté, au contraire, la Mouche vivoit au jour la journée; & que nécessairement il falloit ou qu'elle eût faim, ou qu'elle mourût en Hyver.

LE SENS MORAL.

Plus est désirable le petit ménage avec contentement & assûrance, que la volupté & délices avec danger.

De la Grenoüil & du Bœuf. Fable.

CEtte Grenoüille desirant devenir aussi grosse qu'un Bœuf s'étendoit : le fils conseilloit à sa mere de laisser ses entreprises; il n'y a point de comparaison, disoit il; de la Grenoüille au Bœuf, elle s'enfie pour la seconde fois, son fils lui cria, ma mere il est force que tu créve; tu ne surmonteras jamais le Bœuf, & elle créva.



LE SENS MORAL.

Chacun a son don, l'un est beau, l'autre puissant, l'un a des amis, l'autre des richesses, que chacun soit content de ce qu'il possede : ton compagnon a la beauté du corps, & toi tu as la vivacité d'esprit, c'est pourquoi que chacun se console soi-même, qu'il ne se débate point une chose miserable & folie.

Du Cheval & du Lyon.



UN Lion venant pour manger un Cheval, & étant désaisi de toutes ses forces à cause de sa vieillesse commença à songer un moyen comme il viendroit à bout de son entreprise : il contrefit le Médecin & en cette sorte entretenoit le Cheval de longs propos : le Cheval sentant la fraude songeoit

une autre fraude ; il feignoit qu'il n'y avoit pas beaucoup qu'il avoit passé par un lieu épineux, qu'il s'étoit mis une épine au pied, pria ce gentil Médecin qu'il lui arrachât l'épine ; le Lion lui accorda. Or le Cheval de toute sa force frapa le Lion au front, & quant & quant s'enfuit, le Lion a grand peine reprenant sa force, car il avoit presque été tué du coup ; hé! j'emporte, dit-il, le loyer de ma sotise, le Cheval est à bon droit échapé ; car il venge la tromperie par une autre.

LE SENS MORAL.

L'ennemi qui ne cache point la ruse, & se fait connoître tel, n'est point à craindre ; mais celui qui quoiqu'il soit notre ennemi, toutefois feint une amitié, en est d'autant plus à craindre, & digne de haine.

Des Bêtes & des Oyseaux. Fable:



LEs Oyseaux avoient forte guerre avec les Bêtes à quatre pieds ; il y avoit espoir, il y avoit crainte, & il y avoit danger des deux côtez. Or la Chauve-souris délaissant ses compagnons, se rend aux ennemis : les Oyseaux eurent victoire sous la bonne conduite de l'Aigle ; & la traître Chauve-Souris fut condamnée à ne jamais retourner avec les Oiseaux ;

de ne jamais voler de jour : voilà la raison pourquoi la Chauvre-souris ne vole jamais que de nuit.

LE SENS MORAL.

Quiconque refuse d'être compagnon du danger & de l'adversité, ne mérite point de participer à la prosperité.

De l'Epervier & du Rossignol. Fable.



L'Epervier poursuivoit un Rossignol d'un soudain vol, & entrant au Village fut pris d'un Paysan. Or il le prioit doucement qu'il le laissat aller ; car disoit-il, je ne t'ai point offensé.

LE SENS MORAL.

A bon droit sont punis ceux qui s'éforcent de nuire aux innocens.

Du Loup & du Renard. Fable.

LE Loup avoit fait sa provision de viande pour assez de tems, le Renard vint à lui & lui demanda la cause de son repos. Le Loup sentit bien qu'il lui vouloit joüer finesse, & que le galant n'étoit-là venu que pour griper sa proye. Pourqooi il feignoit que la maladie étoit cause qu'il se reposo ainsi, & pria le Renard qu'il allât prier les Dieux pour lui : le Renard fâché de ce qu'il n'étoit point venu à ses attentes, s'adressa à un berger, & lui con-

seilla d'aller à la taniere du Loup, & qu'asſûrément il accableroit ſon ennemi, qui ne ſe donnoit point de garde, le Renard demeura Seigneur de la caverne & de la proye ; mais la joye de ſon méfait fut courte ; car peu après le même Berger le prit & le tua.

LE SENS MORAL.

L'envie eſt une mauvaiſe choſe, & ſouvent pernicieuſe à ſon auteur ; les Tyrans Siciliens & Horace n'ont point de plus grands tourmens que l'envie.

De l'Aſne & du Cheval. Fable.



UN Cheval richement harnaché & pompeuſement accoutré d'une ſelle dorée hanniſſoit par les ruës & en ſon chemin trouva un Aſne chargé, qui lui nuiſoit & empêchoit ſa courſe ; lors tout animé d'ire & rongeant ſon frin plein d'écumes lui dit ; Lourdaut & pareſſeuſe bête ; pourquoi fais-tu empêchement au Cheval ? recules-toi d'ici ou je te foulerai aux pieds ; & de l'autre côté Monſieur l'Aſne n'oſant ouvrir la bouche pour rechiner, ſe recula & lui fit place tout doucement. Or le Cheval employa toute ſa force à courir, & ſi vîtement couroit qu'il ſe creva preſque. Lors étant tout inutile à la monture & à la courſe, fut dépouillé de ſes plus beaux vêtemens, & après vendu à un Chartier ; le jour enſuvant l'Aſne

vit le Cheval traînant un Chariot. Hé! compagnon, dit-il, quel bel accoûtrement est-ce ici? où est ta selle dorée? où sont tes belles barbes? où est ce beau mors tant reluisant aussi?

LE SENS MORAL.

Plusieurs sont tant élevez en leur prosperité, qu'ils s'oublient eux-mêmes & toute modestie; mais pour autant qu'ils sont arrogans, en leurs vieux jours, volontiers ils encourent adversité. Je voudrois que ceux qui semblent être heureux fussent bien avisez; car si la chose se retourne, ils connoîtront que ce sera un grand malheur d'avoir été heureux, & avec ce leur sera un plus grand mal qu'ils seront méprisez de ceux qu'ils auront eû en mépris, & mocquez de ceux qu'ils auront eû en mocquerie.

Du Cerf. Fable.



UN Cerf se contemplant en une claire fontaine, commença à loüer grandement ses cornes branchuës, & à blâmer ses jambes menuës & déliées. Or pendant cette contemplation & jugement, il survint un Veneur, & incontinent le Cerf s'enfuit plus vîte que le vent, les Chiens poursuivoient la proye, & le Cerf entra en une forêt épaisse, & en entrant il loüa

ses jambes & blâma ses cornes, qui avoient été cause de sa surprise.

LE SENS MORAL.

Nous cherchons volontiers ce que nous devons faire & fuyons ce que nous devons chercher ; ce qui nous nuit nous plaît ; nous desirons le bonheur avant que nous sçachions où il est, nous demandons la grandeur, les richesses, & excellence des honneurs & pensons que toute felicité y abonde, toutefois elles ont avec soi beaucoup de labeur & tristesse.

Le serpent & la Lime. Fable.



UN Serpent trouva une Lime en forge, & commença à la ronger ; la Lime se prit à dire, que fais tu, bête ? tu te briseras toutes les dents avant que tu me puisse consommer ; car j'ai accoûtumé moi même de mordre dans la dureté du fer.

LE SENS MORAL.

Regarde bien ce que tu as à faire, si tu as aiguisé tes dents contre un plus fort que toi ; car tu ne lui nuiras pas, mais à toi-même.

Des Loups & des Brebis. Fable.

COmbien que la guerre fut de tout tems entre les Loups & les Brebis, néanmoins il arriva une fois qu'ils firent alliance ensemble, & donnerent



ôtages des deux côtez : les Loups donnerent leurs Louveaux, & les Brebis la compagnie de leurs Chiens. Les Brébis étoient en repos, & paissoient à leurs aises. Cependant les Louveaux attendoieut leurs meres, & par faute de lait heurloient ; les Loups saillirent, & croyoient que la foi & alliance étoit rompuë, c'est pourquoi ils mangerent & dévorerent les Brébis abandonnées de leurs secours.

LE SENS MORAL.

C'est une grande sotise si en faisant ton accord avec autrui, tu donne pour ôtage ton aide & ton secours. Celui qui t'a été ennemi par aventure n'a point encore oublié du tout son artifice, & par aventure cherchera occasion de te nuire quand il te verra dénué de tout secours.

De la Forêt & du Paysan. Fable.

AUtrefois un Paysan vint en une forêt, & la pria qu'elle lui permît de prendre du bois pour faire un manche à sa Coignée ; la Forêt lui accorda : quand le Paysan eut accommodé sa Coignée, il commença à couper les arbres ; lors la Forêt se repentit, mais trop tard, pour sa trop grande facilité, & elle étoit fachée d'être la cause de sa propre ruine.



LE SENS MORAL.

Regarde à qui tu feras plaisir, il y en a plusieurs qui après avoir reçû un bien fait, en ont abusé au dommage de l'auteur.

Du Loup & du Chien. Fable.



UN Loup d'aventure rencontra devant le jour un chien au bois, il le saluë & se réjoüit de son avenement ; finalement il lui demande comment il est ainsi net & poli, le Chien lui dit : le soin de mon Maître en est la cause ; mon Maître m'amignote, quand je le flate je suis traité de viandes délicieuses de la table de mon Maître, je ne suis jamais à dépourvû, avec ce, tu ne sçaurois penser comme je suis agréable à tous ceux de la maison ; certe, ô Chien, mon ami, dit le Loup, tu és bien-aise d'avoir rencontré un

Maître si bien faisant & débonnaire, je souhaitterois que ce bien me fût arrivé, de vivre & de mourir avec un tel Maître, je ne pense point qu'il y eût bête plus heureuse que moi; le Chien voyant le Loup qui désiroit changer d'état, lui promet par sa loyauté de trouver moyen envers son Maître, de le faire coucher en l'état de Valet de Chambre, pourvû qu'il veüille ôter de soi quelque chose de sa cruauté accoûtumée, & de s'adonner à diligemment servir; l'accord fut fait de retourner en la Ville eux deux; en chemin ils tinrent plusieurs propos joyeux & facetieux. Après que le jour fut un peu venu; le Loup voyant le col du Chien où le poil étoit usé; d'où vient ceci, dit il, que ton col est tout plé? j'avois, dit le Chien, accoûtumé d'aboyer les étranger & semblablement aux gens connus & mordre quelquefois; le Maître n'ayant point cela pour agréable me battoit souvent à coups de bâton, & me défendoit que je n'insulte personne que le larron & le loup, par ce moyen j'ai été attaché & suis devenu plus doux, & en signe de ma naturelle ferocité, je porte cette marque. Le Loup ayant oüi ceci, je n'achette point, dit il, si cherement l'amitié de ton Maître. Adieu donc compagnon avec ta servitude, j'estime beaucoup plus ma liberté.

LE SENS MORAL.

Il vaut beaucoup mieux être maître de sa petite maisonnette & manger du pain noir, que d'être traité délicieusement dans des Palais magnifiques & somptueux & vivre en toute crainte: car la liberté est bannie de la Cour, il faut pour la recouvrer dissimuler aussi toute injure.

Du ventre & de ses membres. Fable.



ET le pied de la main se plaignoient quelquefois du ventre, de ce que paresseux, il engloutissoit tout leur Vin. Ils vouloient qu'il ne demandât point à être nourri; le ventre les suplia deux ou trois fois, toutefois la main lui refusa sa nourriture. Le ventre étant attenué de faim, les nerfs & erteres commencerent à défaillir, lors la main lui voulut finalement faire service, mais c'étoit trop tard; Car le ventre par sa désacoûtumance repoussa la viande. En cette sorte tous les arteres, quand ils sont envieux contre le ventre, défaillent, avec ce défaillant.

LE SENS MORAL.

Ainsi arrive-t'il en la compagnie des hommes comme en societé des membres; le membre a besoin de l'autre membre, l'ami a besoin de l'ami, pourquoi il faut qu'usions de peines & services mutuels. Les richesses ni les hauts degrez d'honneurs ne rendent point l'homme assez asûré: le seul & souverain secours & aide, c'est d'avoir l'amitié de plusieurs.

Du Renard & du Singe. Fable.

LE Singe pria le Renard de lui donner une partie de sa queue pour couvrir ses fesses, disant que



celui étoit une charge trop facheuse ; & à lui seroit profit & honneur, le Renard répondit qu'il aimeroit mieux balayer la terre de sa queuë que d'en couvrir les fesses d'un Singe.

LE SENS MORAL:

Les uns n'ont finance : les autres en ont trop. Toutesfois il y a peu de riches qui ayent accoûtumé de survenir aux pauvres de ce qu'ils ont de superflus.

Du Loup & des Chasseurs. Fâble.



LE Loup fuyant les Chasseurs & courant par les bocages étoit déja lassé, il rencontra d'aventure un Bucheron & le pria de le cacher en quelque lieu. Le Bucheron lui montra sa maison, le Loup entra dedans & se cacha au coin. Voici venir les Chasseurs, ils demanderent au Bucheron s'il n'avoit point vû le

Loup ; le Bucheron confessa bien de bouche qu'il ne l'avoit vû ; mais de la main leur montra le lieu où il s'étoit caché. Or les Chasseurs, n'apercevant tien de ce qu'il leur avoit montré s'en allerent incontinent. Aussi tôt que le Loup vit qu'ils s'en étoient allez, il sortit de la maison & s'en alla sans dire mot. Le Bucheron blâmoit le Loup, que combien qu'il lui eût sauvé la vie, tontefois il s'en alloit sans le remercier. Lors le Loup se retournant lui dit, ha! mon ami, si tu eusses eu la main, les œuvres & les mœures & la vie semblables à la parole ; a bon droit je t'eusse tendu grace.

LE SENS MORAL.

Le méchant, j'avouë qu'il promette de bonnes choses ; toutefois il donne toutes choses mauvaises & méchantes.

Du Paon & du Rossignol. Fable.



LE Paon se plaignoit à Junon, femme & sœur de Jupiter, que le Rossignol chantoit joliment & lui qu'il étoit mocqué de tous les autres oyseaux, à cause de sa voix enroüée. Junon lui répondit ; chacun a son don propre dun des Dieux. Le Rossignol te surpasse du chant, & toi tu as beaucoup plus de plus belles plumes que lui. Il faut donc que chacun se contente de sa condition,

LE SENS MORAL.

Prenons ce que Dieu nous donne de bon cœur & de volonté joyeuse, ne cherchons point de plus grandes choses, Dieu dispose de tout selon sa volonté.

De l'Oiseleur & des Oiseaux, Fable.



CEt Oiseleur tendant ses rets pour prendre des Oiseaux, le Merle le regardant de loin lui demanda, que fais-tu-là ? l'Oiseleur lui répondit, je bâtit une Ville; alors il s'en fut un peu plus loin, & se cacha, le Merle croyant à ses paroles s'aprocha de la viande qui étoit auprès de ses rets, & fut pris; lors accourut l'Oiseleur; le Merle lui dit; O Homme, si tu bâtis une Ville tu n'auras pas beaucoup de Citoyens.

LE SENS MORAL.

Un mensonge prive la République, & ceux qui l'habitent sont détruits lorsque les principaux exercent la cruauté.

Du Vautour & des autres Oyseaux. Fable.

LE Vautour faignoit de vouloir célébrer le jour de sa naissance, il invita tous les Oyseaux à son Banquet, ils y vinrent presque tous; le Vautour re-



çû ses Hôtes humainement avec bon visage ; mais quand ils furent tous entrez, ils les dépieça.

LE SENS MORAL.

Tous ceux qui parlent doucement ne sont point pour cela tes amis ; ni tous ceux qui se feignent debonnaires ; sous ce miel il y a du poison caché.

Du Lion & du Renard. Fable.



LE Lion devint malade ; tous les animaux le visitoient & consoloient. Le seul Renard faisoit difficulté de l'aller voir ? le Lion lui envoya un messager avec une lettre par laquelle il lui mandoit que le plus grand plaisir qu'il lui pourroit faire ; seroit de le venir voir, que sa presence seule lui seroit plus agréable que tous les autres. Il disoit d'avantage

vantage qu'il en falloit point qu'il eût peur. Premierement, que le Lion & le Renard étoient amis par ancienneté, & pour cette cause desiroit-il grandement de parler à lui. Puis après qu'il étoit malade, & couché au lit, quand il lui voudroit nuire, ce qu'il ne vouloit point faire, toutefois il ne le pourroit. Le Renard lui écrivit, & qu'il desiroit bonne santé au Lion, & qu'il prioit les Dieux pour lui; mais pour du reste; qu'il ne l'iroit point voir; car, disoit-il, je suis tout effrayé d'une trace de bêtes qui te sont allé voir, puisqu'il n'y en a pas une qui soit revenuë, & que toutes gardent la caverne, cela me fait dire que beaucoup de bêtes y sont entrées.

LE SENS MORAL.

Garde toi bien d'ajoûter foi aux paroles de certaines gens, car tu seras souvent trompé: on doit prendre conjecture par les paroles & par le fait: mais sur le fait seulement on doit faire reflexion.

De l'Asne malade, & des Loups. Fable.



CEt Asne étoit couché en son lit malade, le bruit étoit par tout que bien-tôt il mourroit: les loups donc & les chiens le vinrent visiter & demandoient à son fils comment se portoit son pere: l'Asnon par le

fente de la porte, leur répondit; mieux que vous ne voudrez.

LE SENS MORAL.

Plusieurs personnes font semblant d'être fâchées de la maladie d'autrui, & qui toutefois voudroient qu'ils mourussent incontinent.

Du Chevreau & du Loup. Fable.



CE Chevreau regardant par la fenêtre, vit passer le loup, & se mocquant de lui, l'osoit bien poursuivre à belles injures; méchant, dit le loup, ce n'est pas toi qui m'injurie, mais c'est le lieu.

LE SENS MORAL.

Le tems & le lieu donnent souvent courage à l'homme.

Du Lion & de l'Homme. Fable.

LE Lion & l'Homme alloient une fois par le pays ensemble, en devisant, chacun se prisoit & loüoit ses vertus. Et voici sur le chemin qu'ils rencontrerent des pilliers de pierres, ausquels étoit gravé un homme qui étouffoit un Lion; l'Homme voyant cette graveure dit au Lion. Tu peux voir ici de combien les hommes sont plus forts & plus puissans que les Lions & toutes autres bêtes: le Lion répondit promptement; Si les Lions avoient des



Graveurs & Tailleurs de pierres, comme les Hommes en ont, tu verrois beaucoup plus d'Hommes être étouffez de lions, que de lions étouffez des Hommes.

LE SENS MORAL.

Un vanteur & un glorieux se vantent d'avoir fait ce que jamais ils n'ont essayé de faire.

De la Fourmi & de la Cigale. Fable.



AU commencement de l'hyver, la Fourmi avoit du froment en sa grangette, la Cigalle avoit ce ménage, & s'en approchant, elle lui demanda du grain. Pourquoi, dit la Fourmi, à mon exemple, n'amassois-tu en Eté ce que tu pouvois, & que ne faisois-tu des provisions pour ton hyver? la Cigale répon

dit que pour l'été elle passoit son tems à chanter ; la Fourmi se moquans, lui dit ; si ainsi est qu'en Eté tu sois paresseuse & tu ne fasse autre chose que de chanter, maintenant à bon droit tu dois mourir de faim.

LE SENS MORAL.

Cependant que nous avons la force du corps, il faut que nous fassions la provision pour substanter notre vieillesse débile. Par l'Hyver tu entendras la vieillesse, par l'Eté l'abondance, & la fleur de la jeunesse.

De la Brebis & de la Corneille. Fable.



Une Corneille battoit des aîles sur le dos de la Brebis ; la Brebis lui dit, si tu en faisois autant au chien, tu ne t'en irois pas sans être frottée. Lors la Corneille lui dit ; je sçai bien à qui je me joue, je suis facheuse aux débonnaires, & amie des méchans.

LE SENS MORAL.

Le Simple & débonnaire est toûjours opprimé par le méchant, l'innocent est toûjourx foulé aux pieds ; mais celui qui a tort, n'est point inquieté à cause de sa cruauté.

De l'Arbre & du Roseau. Fable.



L'Arbre & le Roseau se débattoient ensemble de leur constance & fermeté. Or l'arbre disoit injure au Roseau, & se mocquoit de lui comme d'un inconstant & variable à tous vents; le Roseau se taisoit, attendant quelque peu de tems pour en être vengé, Il arriva donc un peu après qu'un vent impetueux étonnoit toute la forêt de son orage, le roseau logé auprès de la Forêt, obéissoit aux vents, baissoit sa tête & alloit au gré du vent; mais l'arbre voulant orgueilleusement résister à la force & impétuosité des vents, fut arraché par le pied.

LE SENS MORAL.

Plus sages sont ceux qui pour quelque tems font place aux plus forts que ceux qui veulent y résister.

Du Renard pris & trahi par le Coq. Fable.

LE Renard avoit beaucoup tué des Poules à un Paysan, le paysan cherchant les moyens pour se venger, rendit ses lacets & prit le Renard: le Coq le trouva seul témoin de cette prise; le Renard le pria, ou qu'il lui aportât un couteau pour couper les cordes, ou qu'il n'en dit rien à son Maître jusqu'à tant qu'il eût rompu le lacet à belles dents; le Coq lui promit tous les deux. Toutefois n'ayant rien moins



en volonté que de tenir ſa promeſſe, courut à ſon Maître & lui conta comme le Renard étoit pris à ſes filets; le Payſan prit une maſſe pour venir contre ſon ennemi; le Renard le voyant venir de loin, dit, je ſuis bien fol & malheureux, j'ai penſé que le Coq me ſeroit fidéle, à moi qui ai tant tué de ſes femmes.

LE SENS MORAL.

¶ Il ne ſaut point attendre de grace de ceux que nous avons ſi griévement offensé.

Du Renard & du Chat. Fable.



UN Renard deviſant avec un Chat, ſe vantoit qu'il avoit tant de ſortes de fineſſes, qu'il en avoit une beſace pleine de tromperies, & le Chat lui

disoit qu'il n'avoit qu'une seule subtilité, mais il s'en tenoit bien certain; en parlant l'un & l'autre familierement, soudainement ils ouirent un bruit de chiens. Lors le Chat monta vitement sur un arbre, cependant le Renard environné d'une multitude de Chiens, fut pris.

LE SENS MORAL.

Plusieurs fois vaut beaucoup mieux un seul conseil moyenant qu'il soit bon & sincere, que plusieurs avis & conseils.

Du Loup & des Chiens, Fable.



Un loup contemploit d'une haute roche, deux Chiens gardiens de brebis qui s'entre-battoient & à grands coups de dents se déchiroient l'un l'autre, alors il conçut un bon espoir en soi, qu'il pourroit attaquer les brebis sans aucun danger, il vint donc vitement au troupeau & prit une brebis bien grasse, & à belle course se sauva. Les chiens voyant faire ce beau ménage, laisserent leur débat privé & coururent après le galant tant qu'ils l'attraperent, & lui donnerent tant de coups qu'à grande peine se pût-il échaper vif. Or il rencontra en s'en retournant un sien compagnon, lequel lui demanda pourquoi il avoit tout seul attaqué un troupeau où il y avoit de si beau

& vaillans guerriers; leur guerre civile m'a trompé, dit-il.

LE SENS MORAL.

Les inimitiés des étrangers sont souvent cause de remettre en grace leurs voisins.

De l'Aigle & du Corbeau. Fable.



L'Aigle vola d'une roche bien haut sur la croupe d'un Mouton ; le corbeau voyant ce mystere de loin en voulut faire autant , & de fait se vint jetter sur la toison d'un mouton, où il s'envellopa si bien qu'il ne put s'en défaire , & étant ainsi arrêté fut pris & donné aux enfans par mocquerie.

LE SENS MORAL.

Il ne faut point s'estimer selon la vertu d'autrui ; mais selon la sienne propre : qu'un chacuu se mesure selon ses forces, & n'entreprenne que ce dont il pourra venir à bout.

Du Renard & du Bouc. Bable.

UN Renard & un Bouc avoit soif, descendirent dedans un puits pour y boire , & quand ils eurent bien bû , le Bouc regardoit de tous côtez le chemin pour sortir dehors ; le Renard lui dit , prends courage mon ami, car je songe un moyen par lequel nous pourrons sortir tous deux ; tu te leveras droit de tes deux premiers pieds , & t'apuyeras contre le mur &



baisseras un peu tes cornes, joignant le montant à ta poitrine, & moi je montrerai par le long de ton dos & sur tes cornes, ainsi je sortirai dehors, & en étant sorti je te retirerai? le bouc crut son conseil & fit tout ce que son compagnon lui avoit dit, & par ce moyen le renard sortit dehors. Alors pour la joye qu'il avoit il dansoit autour du puits; ne se souciant pas beaucoup du bouc. Pour lors le bouc se plaignoit à lui, l'appelloit trompeur; d'effet le renard lui dit, certes, Monsieur le Bouc, si tu avois eu autant de sens & d'esprit comme tu as de barbe au menton, tu ne fusse point descendu dans ce puits, que premierement tu n'eusse diligemment regardé au moyen d'en sortir.

LE SENS MORAL.

L'homme prudent doit diligemment penser à ses affaires avant que de les entreprendre, & d'en considerer l'issue.

Du Chat & du Coq. Fable.

LE Coq étant saisi d'un Chat, lui demandoit pourquoi il le vouloit étrangler; le chat lui reprocha qu'il étoit un animal importun, d'autant qu'en chantant de nuit, il ne permettoit point aux hommes de



dormir ; le Coq s'excusoit, disant qu'il faisoit cela pour leur profit, c'est à sçavoir, qu'il les éveilloit pour aller à leur ouvrage ; de rechef le Chat lui dit, toi, méchant par dessus tous, tu pêche tous les jours contre nature, comme ainsi soit que tu ne s'abstiens point de ta mere ni de tes sœurs ; mais tu as affaire avec elles, c'est un grand inconvenient, le Coq se défendoit encore, disant qu'il faisoit cela pour le service de son Maître, par ce moyen les poules pondoient des œufs. Alors le chat lui dit, j'avoue que tu es plein d'excuses, toutefois je n'ai pas entrepris de jeûner.

LE SENS MORAL.

Celui qui est très-méchant de nature, quand il a déliberé une fois en son esprit de mal faire, combien qu'il n'ait nulle cause de mal en lui, dont il le puisse convaincre, toutefois il faudra succomber à sa méchanceté.

De l'Homme & de son dieu de bois. Fable.

UN Homme avoit en sa maison un dieu de bois ; il le pria de lui envoyer quelque chose de bon, mais tant plus il le prioit, tant plus il devenoit pauvre ; finalement tout courroucé, il empoigna son



dieu par les jambes & le jetta contre la muraille, dont il lui cassa la tête, & tout soudain il tomba une grande quantité d'or, l'Homme l'amassa & lui dit ; tu es bien méchant & traître, quand je te portois honneur tu ne m'as de rien profité ; mais après que je t'ai frapé & battu, tu m'as donné beaucoup de biens.

LE SENS MORAL.

S'il arrive que le méchant profite, il profite plus par fraude qu'autrement.

Du Pêcheur. Fable.



UN Pécheur bien peu expert en l'art de pêcherie, prit sa flûte & ses rets, il s'aprocha de la rive de la mer & s'assit sur une pierre. Et premierement commença à jouer de sa flûte, pensant que par sa musique

facilement il prendroit des Poissons ; mais quand il vit que son chant ne lui servoit de rien, il jetta ses rets en la mer & prit beaucoup de poissons. Or en tirant les poissons de son filet, il les voyoit sauter, & lors il leur dit de bonne grace ; sottes créatures, quand j'ai joué de ma flûte, vous n'avez point voulu danser & maintenant que j'ai cessé de jouer, vous sautez incessamment.

LE SENS MORAL.

Toutes choses faites en leur tems sont bien faites.

Du Chat & du Rat. Fable.



CE Chat sentant qu'en une maison il y avoit plusieurs Rats, il y entra, & maintenant il en prenoit un, maintenant un autre, & ainsi par succession de tems il en tua plusieurs. Or quand les rats virent que de jour en jour ils étoient mangez, ils s'assemblerent en un lieu & consultoient de leurs affaires ; il ne faut plus, disoient-ils, que nous descendions en bas, si nous ne voulons être tous perdus ; mais il faut demeurer ici en haut où le chat ne peut monter. Le chat sçachant le conseil des rats, feignit être mort, & se pendit par les pieds de derniere à une perche qui étoit attachée à la muraille ; l'un des rats regardant cela & connoissant que c'étoit le chat. Hé ! mon ami, dit

il, quand je sçaurois certainement que tu serois mort encore ne descendrois-je pas en bas.

LE SENS MORAL.

L'Homme prudent s'il a été une fois trompé, il ne se fiera plus aux hommes fins & dissimulez.

Du Laboureur & de la Cigogne. Fable.



LE Laboureur tendit aux champs des filets pour prendre des grues & oyes sauvages, qui journellement lui venoient manger son bled, il prit une Cigogne, laquelle étant prise par le pied, pria le Laboureur de la laisser aller, lui remontrant qu'elle n'étoit ni oye ni grue, mais qu'elle étoit une Cigogne, l'oiseau le plus débonnaire de tous les autres, qui avoit accoûtumé de toûjours servir à ses parens, & ne les délaisser en leur vieillesse: lors le Laboureur se souriant, lui dit; je sçais bien ce que tu dis & connois qui tu es; mais puisque tu es prise avec celle-ci, te faut mourir avec elle.

LE SENS MORAL.

Ceux qui consentent à un méfait, doivent être punis de semblable peine que les délinquans.

Du Berger & des Laboureurs. Fable.

CE Berger gardoit ses Brebis en un haut lieu de près, & par malice il cria trois ou quatre fois au Loup, & de tous côtez appelloit les Laboureurs



voisins & se mocquoit d'eux, les Laboureurs trompez par plusieurs fois se rebuterent, & lors qu'à bon escient, il demandoit du secours, ils le laisserent-là, & ses brebis furent ravies des loups.

LE SENS MORAL.

Quand quelqu'un est accoûtumé de mentir, s'il arrive quelquefois qu'il dise vrai, on ne le croit point.

De la Fourmi & de la Colombe. Fable.



LA Fourmi ayant soif descendit dans une fontaine; quand elle voulut boire, elle tomba dans l'eau. Une Colombe étoit pour lors branchée sur un arbre qui panchoit sur la fontaine, voyant que la Fourmi étoit en danger de mort, elle lui rompit incontinent de son bec un rameau de l'arbre, & sans délai le jetta à la fontaine, auquel la Fourmi s'aborda, & du

danger de l'eau se mit en sûreté. Sur ces entrefaites, l'oiseleur arrive en cet endroit, & voulant prendre la Colombe, dressa ses gluons, la Fourmi apercevant cela, lui mordit le pied. L'Oiseleur sentant la douleur laissa tomber ses gluons, la Colombe étonnée du bruit s'envola, & par ce moyen échapa le danger.

LE SENS MORAL.

Puisque les bêtes brutes ne sont point ingrates, mais rendent le plaisir qu'on leur fait, beaucoup moins le doivent être ceux qui participent à la raison.

La Mouche. Fable.



LA Mouche tomba en la marmite pleine de chair, & voyant que le brouvet l'étouffoit, elle dit en soi-même: j'ai tant bû, j'ai tant mangé, & je me suis tant lavée que je puis mourir soule de brouet.

LE SENS MORAL.

C'est le fait d'un homme sage de supporter patiemment ce qu'il ne peut éviter.

Du Carpentier. Fable.

UN Charpentier dévôt au Dieu Mercure, coupoit du bois auprès d'une riviere, & sa coignée d'aventure tomba en l'eau, or étant fort mari de

sa perte, s'assit près du bord de l'eau, se consolant soi-même; Mercure émû de pitié lui apparut, & lui demanda la cause de sa tristesse, & lui ayant dit, Mercure lui aporta une coignée d'or & lui demanda si c'étoit-là la sienne, lors le pauvre homme dit franchement que ce n'étoit point la sienne, puis il lui en apporta une d'argent, semblablement le Charpentier dit que ce n'étoit point la sienne, finalement Mercure lui en apporta une de fer, & le pauvre homme la reconnu comme sienne; Mercure donc reconnoissant la bonté & prud'homme de l'homme, les lui donna toutes; le Charpentier joyeux de son aventure, vint à ses compagnons & leur conta tout ce qui lui étoit arrivé; l'un d'eutr'eux voulant faire semblable expérinnce, vint auprès de la riviere & de son gré jetta sa coignée en l'eau; puis après étant assis sur le bord il pleuroit. Mercure sçachant l'hypocrisie du galant, lui apporta une coignée d'or, & lui demanda si c'étoit la sienne: l'hypocrite dit qu'oui, que c'étoit la sienne; Mercure voyant l'impudence & mensonge de cet homme, ne lui donna la coignée d'or ni la sienne.

LE SENS MORAL.

D'autant que Dieu est propice aux bons, d'autant plus il est severe aux méchans.

De l'Enfant & de sa Mere. Fable.

UN jeune enfant déroba à l'école un Livre à son compagnon & le porta à sa mere, la Mere le prit volontiers, & ne châtia point son enfant. Une autrefois il déroba la Robe de son compagnon, & l'apporta aussi à sa Mere, la Mere reçût encore le larcin volontiers; l'Enfant par faute de châtiment, selon son âge croissoit en plus grands larcins, & en



en commettoit de jout en jour, & ensuite il fut pris par la justice publique comme un larron, l'informuna-tion faite & sa déposition ouïe, il fut condamné à la mort. Or quand on le menoir au gibet, sa mere le suivoit avec larmes & complaintes, voyant donc sa mere, il pria qu'on lui permit de parler à elle un mot à l'oreille, comme s'il lui eût voulu dire quelque chose de secret; il lui arracha l'oreille à belles dents. La mere pour la douleur qu'elle sentoit, commença à crier & le maudire, lors ceux qui le menoient le blâmérent fort, non seulement du larcin, mais aussi de ce qu'il étoit tant cruel envers sa mere; il leur répondit hardiment, ne vous étonnez point si j'ai arraché l'oreille à ma mere, elle est cause de mon malheur, car si elle m'eût châtié quand je lui apportai le Livre que j'avois dérobé à mon compagnon, j'eusse eu crainte & peur d'être battu, & je me serois retenu de commettre des larcins, & maintenant je ne serois pas mené à une mort si honteuse & vilaine.

LE SENS MORAL.

Qui en péchant n'est châtié; devient pire de jour en jour.

De l'Homme & de ses deux Maîtresses. Fable.



ALors que le Printems commençoit à fleurir & réjouir chacun d'un nouvel espoir, un homme nourri en délices, ni trop vieux ni trop jeune, mais ses cheveux commençoient à grisonner, avoit deux maîtresses, & il étoit sur le point d'en épouser l'une ou l'autre : il y en avoit une vieille & l'autre assez jeune. Or elles le venoient voir fort souvent & lui faisoient beaucoup de caresses, entr'autres le peignoient & frisoienr : or celle qui étoit jeune lui arrachoit les cheveux blancs pour le rendre plus convenable à son âge, si bien qu'en peu de tems, tant l'une que l'autre lui pelerent la tête entierement ; le pauvre bon homme se voyant en ce bel équipage malgré tout son chagrin d'avoir perdu sa chevelure, ne laissa pas de les remercier il leur dit fort agréablement, les belles je vous remercie de m'avoir si bien frisé.

LE SENS MORAL.

La meilleure rencontre qui puisse arriver à l'homme vieil, c'est de n'avoir point de femme, sur tout de jeune.



De la Nourrice & du Loups Fable;

UN Enfant pleuroit, & la Nourrice le menaçoit de le faire manger au loup s'il ne s'apaisoit ; le lonp ouit ses menaces, & esperant trouver du butin il s'aprocha de la porte; l'enfant à la fin commença à dormir & ne dit plus rien, c'est pourquoi le loup retourna en son bois à jeun & à vuide; la louve lui demanda, où est la proye? le loup tout chagrin lui dit, la Nourrice m'a trompé, elle promettoit de jetter son enfant qui pleuroit; mais elle ne l'a pas fait.

LE SENS MORAL.

Ne faut point ajoûter foi à une Femme.

De la Tortue & de l'Aigle. Fable.

LA Tortuë commença à se fâcher d'être toûjours à terre & elle avoit volonté de voir le ciel de bieu prés, & en cette pensée promettoit à celui qui la voudroit monter son salaire ; l'aigle se presenta pour lui rendre ce service, & qnand elle fut bien haut, l'aigle lui demanda son salaire ; or la pauvreté n'avoit pas dequoi satisfaire, & pour cette cause l'Aigle la tua entre ses ongles, ensorte que la tortuë qui desiroit voir l'air, mourut en l'air.

LE SENS MORAL.

Que chacun soit content de son état, il y en a plusieurs que s'ils se fussent contentez de leurs moyens, ils pouvoient vivre en sûreté, mais voulant monter en haut degré sont tombez en danger.

De l'Asne vêtu de la peau du Lion. Fable.



CEt Asne vint en la Forêt & rencontra la peau d'un Lion, quand il en fut revêtu; il retourna en sa pâture, & étant ainsi acoûtré, il épouvantoit les autres bêtes le Maître qui l'avoit perdu cherchoit de tous côtez son asne, l'asne voyant son Maître vint au devant de lui & accourut en rechinant, & incontinent son Maître le prenant par les oreilles, lesquelles apparoissoient par dehors, lui dit: j'avoue que tu as trompé les autres; toutefois je te connois bien.

LE SENS MORAL.

Ne tient point que tu sois autre que tu n'es; ne te vante point d'être sçavant quand tu ne sçais rien, riche & noble, sur tout quand tu es pauvre & vilain, car quand la verité sera sçuë, tu seras moqué.

Des deux Amis & de l'Ours. Fable.

DEux amis alloient ensemble par le pays, ils rencontrerent un ours en leur chemin; l'un mon-



ta ſur un arbre pour éviter le danger; l'autre ne voyant nul eſpoir pour s'enfuir, ſe jetta par terre : la bête s'approcha de lui marchant tout à l'entour, & lui tâtoit le nez & la bouche; le pauvre homme retenoit ſon haleine & ne bougeoit nullement, & lors penſoit que ce fût un corps, car on dit qu'il ne mange point de charogne, il s'en fut ſans lui rien faire, puis après le compagnon qui étoit monté ſur l'arbre vint demander à l'autre que lui avoit dit la bête à l'oreille : elle m'a conſeillé, dit-il, que je ne me mis jamais en chemin avec un tel ami.

LE SENS MORAL.

C'eſt une choſe vraye & ſemblable, que dans l'adverſité & dans le péril, on connoit & diſtingue les véritables amis d'avec les faux.

Du Taureau d'avec le Bouc. Fable.

LE Taureau fuyoit le Lion : & il vint en une caverne, cherchant quelque cachette : en entrant le Bouc vint au-devant, & le reçut à beaux coups de ſes cornes : Alors il lui dit, tu me donne tes cornes en ma fuite; mais ſi celui qui me pourſuit s'en étoit allé, tu ſentirois combien ſont moindres les cornes d'un Bouc que celles d'un Taureau.



LE SENS MORAL.

Celui qui ſçait comment il faut ſecourir les miſerables, ou pour le moins comment il ne leur faut point nuire, eſt digne d'être appellé bouc. Car quiconque ne s'abſtient de travailler ainſi la pauvreté, ſelon que la condition de l'homme eſt variable, de pauvre devient riche, il ſe repentira de lui avoir fait du déplaiſir.

Du Singe & de ſes enfans. Fable.



JUpiter commanda une fois tous les animaux de s'aſſembler devant ſa Majeſté, voulant juger qui ſeroit celui qui auroit les plus beaux enfans. Les bêtes à lui coururent, les oiſeaux y volerent; auſſi les poiſſons aborderent à la rive de l'eau pour être de la partie; Le Singe vint le dernier de tous, tirant après

ſoi ſes deux enfans ; tous les autres d'auſſi loin qu'ils l'apperçurent, commencerent à ſe moquer des vilaines feſſes de ſes enfans ; lors le ſinge leur dit, ſoit donné le prix à qui Jupiter voudra ; quant à moi, mes enfans me ſemblent beaux, à bon droit ſelon mon jugement, ils doivent être préferez à tous autres. Jupiter ſe ſourit de cette parole.

LE SENS MORAL.

Et nous, & ce qui eſt nôtre, nous eſt agréable, mais il faudroit que les autres jugeaſſent de nous & de notre fait, de peur que ſi nous jugions nous même nous ne ſoyons moquez avec le Singe.

De la Gruë & du Paon. Fable.



LE Paon & la Gruë ſoupoient enſemble, & deviſant à table, le Paon ſe vantoit, montrant ſa queuë en la mépriſant : la Gruë confeſſoit que le Paon avoit de belles plumes ; mais qu'à peine pouvoit il voler ſur les maiſons, & elle d'un vol courageux, vole ſur les maiſons toute nuë.

LE SENS MORAL.

Que nul ne mépriſe autrui, chacun a ſon don, chacun à ſa vertu ; celui-ci manque de vertu & auſſi il poſſede un autre don duquel tu a affaire.

Des quatre Taureaux & du Lion. Fable.



QUatre Taureaux s'assemblerent & firent complot de ne point s'abandonner l'un l'autre ; mais quiconque fraperoit l'un, fraperoit l'autre : le Lion les vit paître ensemble, qui combien qu'il eût faim, toutefois ne les osa pas attaquer étant ensemble. Premierement il trouva moyen par fines paroles de les separer, & puis après facilement les dévora.

LE SENS MORAL.

Il n'y a rien de plus ferme qu'un accord ; mais la discorde, rend même les plus puissans imbeciles.

Du Sapin & du Buisson. Fable.



LE Sapin méprisoit le buisson, il se vantoit de sa hauteur, qui étoit appliquée ès grandes maisons

& étoit mis debout aux navires avec les voiles : mais que le buisson étoit petit, abject & inutile à tous usages. L'un d'entr'eux, discret en paroles, lui dit : Monsieur le Sapin tu te glorifie bien de tes qualités, & tu te réjoui de nos maux ; mais tu ne dis mot de tes maux & tu laisse là nos biens ; quand on te coupe avec la coignée sonnante, combien voudrois-tu donner alors que tu fusse semblable à nous qui sommes assûrez ?

LE SENS MORAL.

Il y a toûjours du mal avec les richesses, & le moyen a avec soi toûjours quelques biens, l'un & l'autre n'est point sans crainte & danger. Les hautes tours sont sujettes à plusieurs jours de chûtes, & les foudres frapent les plus hautes montagnes.

De l'Avaricieux & de l'Envieux. Fable.



DEux hommes, l'un avaricieux & l'autre envieux prioient Jupiter ; Jupiter leur envoya Apollon pour satisfaire à leurs prieres. Apollon leur donna pleine liberté de souhaiter, à condition que tout ce que l'un auroit demandé, l'autre le reçut au double. Consequemment l'Envieux lui demanda que l'un des yeux lui fût arraché, espérant que par ce moyen son compagnon perdroit les deux.

LE SENS MORAL.

Qui pourroit rassasier l'avarice? quant à l'envie, il n'y a rien de plus insensé, laquelle pourvû qu'elle nuise à autrui veut bien endurer du mal.

De l'Enfant & du Laron. Fable.



UN enfant pleuroit étant assis auprès d'un puits; un Larron lui demanda pourquoi il pleuroit, l'enfant lui dit, la corde est rompue, & ma cruche, laquelle étoit d'or, est tombée, au puits: le galant tout incontinent se dépouilla, & se jetta dedans le puits pour chercher cette cruche, & après qu'il l'eût bien cherchée & n'eût rien trouvé, il remonta & ne trouva ni l'enfant ni son habit; car l'enfant l'avoit emporté.

LE SENS MORAL.

Souvent sont trompez ceux qui sont accoûtumez de tromper.

Du Lion & de la Chevre. Fable.

UN Lion vit une Chevre pendue à un buisson sur une haute roche, il lui conseilloit de descendre aux champs pour brouter le thin & les saules vertes: la chevre refusa très-bien son conseil, disant, certes



tes paroles ne ſont point mauvaîſes ; mais tu as le courage plein de fraudes & tromperies.

LE SENS MORAL.

Penſes qui eſt celui qui te conſeille. Pluſieurs conſeillent des choſes utiles, non pour toi, mais pour eux-mêmes.

De la Gorneille & de la Cruche. Fable.



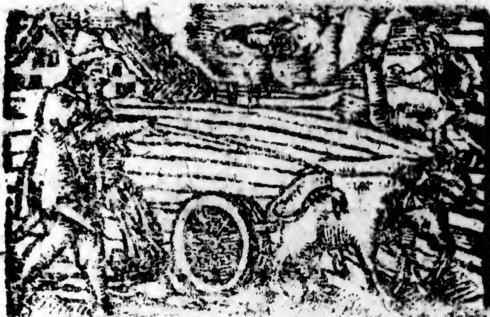
UNe Corneille ayant ſoif, trouva une Cruche pleine d'eau, mais ſa cruche éroit ſi profonde que la Corneille ne pouvoit pas toucher juſqu'à l'eau. Elle s'efforça de rompre la Cruche & elle ne le pouvoit, lors elle alla choiſir des pierres un l'arene

& les mit dedans, par ce moyen l'eau se leva & le Corneil but.

LE SENS MORAL.

Ce que tu ne peux faire par force, tu le feras plusieurs fois par prudence & travail.

Du Laboureur & du Taureau. Fable.



CE Laboureur avoit un Taureau qui ne pouvoit endurer joug ni rien quelconque ; le Payen aucunement fin, coupa les cornes à sa bête, car il frapoit des cornes ; lors il l'attela, non pas au chariot, mais à l'eau, afin qu'il ne ruât pas contre son maître, il tenoit le manche de la charuë, tout joyeux de ce que par son moyen il étoit assuré des cornes & du pied de son taureau ; mais qu'arriva-t'il? le taureau par fois résistant, éparselout la poussiere de ses pieds, & en remplissoit la bouche & la tête du paysan.

LE SENS MORAL.

Il y en a qui sont si difficiles à traiter, qu'on ne les peut adoucir ni par art ni conseil quelconque.

Du Satire & du Pelerin. Fable.

LE Satyre, qui jadis fut réputé pour le Dieu des Bois & forêts ; ayant pitié d'un pauvre Pelerin passant, tout accablé de neige & transi de froid le



mena en sa caverne & le fit très-bien chauffer. Or le pauvre morfondu souffloit en ses mains ; le Satyre lui demanda la cause pourquoi il souffloit ainsi , lequel lui répondit , afin que je m'échauffe les mains ! puis après quand ils furent assis à table , le Pelerin souffla la boüillie , ce que voyant , le Satyre lui demanda pourquoi il faisoit cela ? afin dit-il , que je la rafroidisse ; lors le Satyre jetta hors de son hôte tout incontinent , disant , je ne veux point en ma caverne un homme qui ait la bouche si variable.

LE SENS MORAL.

Gardes toi de recevoir à ta table un homme de deux paroles.

Du Renard & du Léopard. Fable.



UN Renard & un Léopard avoient débat quant à leur beauté , le Léopard louoit hautement sa

peau, parce qu'elle étoit de différentes couleurs ; le Renard pour ce qu'il ne pouvoit préferer la sienne, lui dit ; mais de combien suis-je plus grand que toi, qui a l'esprit de diverses couleurs, & non pas le corps.

LE SENS MORAL.

La beauté de l'esprit doit être préférée à celle du corps.

De l'Oye & de son Seigneur. Fable.



UN Oye pondoit tous les jours des œufs d'or à son Seigneur, le Seigneur desirant être riche, tua tout-à-coup son oye, espérant trouver une grande finance d'or ; mais le malheureux après qu'il eût trouvé le ventre vuide, il fut étonné & se déconfortoit, se plaignant de ce qu'il avoit perdu son bien & son espoir.

LE SENS MORAL.

Il faut que nous doutions nos volontez sans douter que nous ne soyons trop hardis & soudains. Car hâtiveté nuit à celui qui veut plus acquerir qu'il ne doit, aucunefois il n'acquiert rien.

Des Coqs & de la Perdrix. Fable.

UN Poulaillier avoit plusieurs Coqs en sa maison pour lui donner quelque compagnie honnête,



acheta une perdrix & la mit avec eux : mais incontinent que les Coqs virent cette nouvelle compagnie, chacun lui donnoit son coup de bec & la chassoit : or la perdrix se tourmentoit en soi-même, pensant qu'elle fût ainsi déchassée, parce qu'elle n'étoit pas de la sorte des autres ; mais après elle vit qu'ils s'entrebattoient eux-mêmes.

LE SENS MORAL.

L'homme sage doit porter patiemment les injures des étrangers, entre lesquels il y avoit débat & dissention domestique.

De la Chauve-Souris, du Buißon & du Plongeon. Fable.



LA Chauve-Souris, le buisson & le plongeon s'accorderent ensemble pour exercer Marchandise, la Chauve-Souris donc emprunta de l'argent & le

mit en commun ; le Buisson porta une robe avec soi, le Plongeon porta de l'or & en cette sorte ils se mirent sur mer : or ils survint une grande tempête qui enfonçâ le Navire, & par ce moyen renversa ce qui étoit dedans l'eau. Depuis ce tems-là donc ; le Plongeon habite sur le bord de la Mer, attendant que la mer jette son or quelque part, la Chauve-Souris craignant ses Créditeurs, ne se montre que de nuit, le Buisson s'attache aux robes des passans pour voir s'ils ne reconnoîtra pas la sienne.

LE SENS MORAL.

Là où est notre chûte préparée, là volontiers nous nous y jettons.

Des deux Compagnons & d'un Asne. Fable.



DEux compagnons passans par les déserts, trouverent un Asne en leur chemin, & commencerent à se débattre à qui seroit l'Asne, & qui des deux l'emmeneroit en sa maison ; car un chacun pensoit que fortune lui eût envoyé cette rencontre. Cependant qu'ils se débattoient ensemble, l'Asne se dérobe & tous deux furent frustrez de leur espérance.

LE SENS MORAL.

Plusieurs déchoient de leur profit quand ils n'en sçavent pas user comme il faut.

FIN.

957


G. D'AMIENS

[illegible]